LA

MARGRAVE

SUIVI DE

MADAME LA DUCHESSE

PAR

Mme la Comtesse Dash. par Saint-Mars.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE

1841

I

Au vicomte Gustave de Sartiges.

Vous m'écrivez de Baden, mon cher Gustave, vous me tourmentez de loin comme de près, avec votre jalousie, et vraiment je ne m'attendais guère à tant d'honneur. A quatre-vingt-huit ans sonnés, la gloire en est peu commune. Il est vrai que c'est une jalousie étrange, celle des vieux récits et des

histoires ! Parce que j'ai rassemblé pour le comte de Mans quelques-uns des souvenirs de ma jeunesse, il faut que vous ayez les vôtres. Parce que je lui ai conté mon siècle, parce que je lui conterai bientôt celui-ci, il faut que je trouve quelque chose à vous dire, ou vous me menacez d'une insurrection. Vous vous appuyez pour cela sur l'amour de M. votre grand-père, amour qui date de plus de soixante ans, et que je n'eus jamais l'esprit de récompenser. C'est reprendre les choses d'un peu loin, convenez-en, monsieur.

Comme il m'aimait, ce pauvre comte de Sartiges ! Comme il désirait faire de moi votre grand'mère ! et je n'ai pas voulu. J'adorais alors le chevalier de Lancri, que la bizarrerie de votre aïeul vous a choisi pour parrain. Je le vois d'ici, me disant, au moment de votre naissance (il y a de cela vingt-huit ans) :

— Il s'appellera Gustave ; ce nom que vous avez aimé lui portera bonheur !

Je crois que M. de Sartiges avait encore un peu d'amour pour moi, malgré ses deux mariages et ses nombreuses infidélités. Alors on aimait longtemps et tard. Vous n'imaginez pas comme il était charmant M. votre grand'père ! Son visage pâle avait une distinction exquise, la poudre le blanchissait encore, et puis c'étaient des façons si nobles, il était si bien grand seigneur ! Il avait tant d'esprit, tant de finesse et de malice ! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir repoussé tout cela, et pour qui !

J'en reviens à vous, car je m'aperçois que je rabâche. Vous voulez une histoire. Eh bien ! vous en aurez une. Une histoire qui s'est passée dans le pays où vous êtes, et que vous ne savez certainement pas. Mais je dois d'abord vous apprendre comment je la sais, moi, cela a besoin d'excuse et d'explication.

En 94 j'étais à Baden, et je me promenais souvent dans le parc de *la Favorite.* J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon.* Presque tous les jours j'y rencontrais une très-vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier.* Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines ; nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait pas de ce que je brûlais *de la chandelle.* Cela lui semblait le *nec plus ultra* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougie.

Un matin que nous étions assises entre le

palais et l'ermitage, les regardant tous les deux, elle me dit :

— Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir ?

Je lui avouai que je l'ignorais.

— Eh bien ! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante, peut-être, n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là.

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous la répéter. Seulement elle y joignit des faits historiques. que j'ai perdus, ayant négligé de les écrire sur-le-champ. Pour y suppléer, il me faudrait faire des recherches, il me faudrait feuilleter de gros livres, ce que j'ai en horreur, et peut-être ne serais-je pas plus avancée après qu'avant. Prenez donc mon récit

comme je vous le donne, comme la *physiologie* (mon Dieu ! quel mot !) du cœur d'une femme dont le nom est historique, mais dont je ne sais que le nom et le cœur. De bonne foi, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous amuse ?

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille ? Je l'ai oublié, tout aussi bien que le nom de son mari et celui de ses enfants. Elle en avait plusieurs ; j'en ignore le nombre, et je suis trop paresseuse pour m'en informer. Elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et, quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très-extraordinaire que la margrave Sibylle. On vantait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son

temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisirs, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu*. Tous ces *avantages,* joints à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. C'était bien au-dessus de *la reine Victoria,* vraiment ! Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques-uns en moururent, il y en eut aussi qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'ennuyait. L'ennui se fourre partout. Elle savait par cœur ce qui devait lui arriver ; les incidents romanesques se pressaient sur ses pas d'une telle sorte qu'elle n'y faisait pas même attention. Le lendemain ressemblait à la veille. Elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier,

espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre.

L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinèrent; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent en naissant, les oiseaux chantèrent, la nature fit de la courtisanerie; la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier; elle salit ses souliers de satin et ses robes à queue, et prit plaisir à hâler ses belles mains au soleil; il *l'ennuyait* de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, Son Altesse ayant fini avec

les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler les nouveaux appartements. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fut, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de Mme Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle songea aux siéges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui *les bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissements les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre ces capri-

cieuses fantaisies. Hélas! après l'hiver l'ennui revint encore!

Que faire? mon Dieu! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer! Un soir la margrave soupait, s'entretenant d'affaires avec son premier ministre; par distraction elle renversa une salière, par distraction elle étendit le sel sur la table. La lumière des bougies le faisait scintiller de mille feux.

— Regardez, baron, dit-elle, on croirait que c'est de la glace. A propos de glace, quand irons-nous en traîneau?

— Cet hiver, si Son Altesse le désire.

— Cet hiver! allons donc! un beau mérite. Tout le monde y peut aller, le dernier savetier de Baden tout comme moi. Je veux que ce soit maintenant.

— Mais, madame, au mois d'août...

— Mais, monsieur, je le veux et j'irai, et j'irai d'ici à Carlsruhe, il n'y a que sept lieues, c'est peu de chose, et j'irai dans huit jours. Cela m'amusera peut-être.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Gustave, pourtant je dis la vérité. Cette belle margrave fit couvrir de sel la route de la Favorite à Carlsruhe et se fit conduire en traîneau, au grand ébahissement des bons Allemands, accoutumés cependant à ses folies. Cela fut charmant trois fois, et l'on s'ennuya de nouveau.

Un peintre français, assez mauvais barbouilleur, se fit présenter à la princesse. Elle le reçut comme une nouveauté, c'est-à-dire à merveille, elle se mit à faire faire son portrait, en manière de distraction, et on la représenta dans ses plus jolis costumes de caractère. Elle, ses enfants, les dames de la cour, les seigneurs, les valets, tout le monde y passa. L'artiste fit sa fortune. Pour que

toutes leurs figures pussent se trouver réunies, elle démeubla une pièce de son appartement et en couvrit les murs depuis le haut jusqu'en bas. Je vous engage à aller visiter cette curieuse collection, il n'en existe pas une semblable en Europe.

Malgré tous ses efforts, lorsqu'il n'y eut plus de place, il fallut renoncer aux portraits, et pour le coup l'ennui s'attacha à la margrave, s'incrusta dans sa tête et s'établit de manière à ne pas se laisser déloger pour peu de chose. Il résista même au changement de favori, renouvelé à plusieurs reprises, et ne daigna pas s'occuper de la passion subite que prit Son Altesse pour les souris blanches. A l'imitation de Mme de Montespan, elle s'entoura de ces vilaines bêtes, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller à se décrocher la mâchoire.

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cents louis et

ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre, il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

— Oh! oh! se dit-elle, cela sera peut-être amusant!

Et appelant un de ses chambellans elle ordonna au comte de Hauenzern de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois

qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour la belle Sibylle, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à Mlle de Freyberg, la fille d'honneur; leurs familles désiraient cette union, elle allait se conclure lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il aperçut la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il oublia tout. Grâce à cette belle passion, ils souffrirent chacun de leur côté jusqu'à ce que le désœuvrement de Mme Sibylle changeât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put que rester interdit sans trouver une parole. Mlle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive.

— Monsieur le comte, dit la margrave assez haut pour que chacun l'entendît, j'ai

nommé ce matin le baron de Falkenstein sous-gouverneur du margrave Louis ; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne ; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira ; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais ?

— Jusqu'à présent, madame, je n'ai pas songé...

— La première fois on gagne toujours, jouez pour moi, j'ai été très-malheureuse ce soir. Asseyez-vous là.

Les courtisans se regardèrent ; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mlle de Freyberg se trouvait mal.

— La grande maîtresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de

leurs évanouissements; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux*, ajouta la princesse, et puis c'est une habitude très fatigante.

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son Altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour rentrer dans ses cabinets.

Le lendemain, Mme Sibylle donna ses ordres pour une grande promenade; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se repandait à dix lieues à la ronde; il passait pour un prophète, pour une sorte de saint Antoine; c'était le cas d'essayer les séductions. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle; dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour eux deux; bientôt ils devancèrent

le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de priviléges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête-à-tête, l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante; elle l'entoura de mille réseaux, elle se représenta comme une *bonne femme*, puis comme une *femme malheureuse*, fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise*. (Vous voyez que ce n'est pas votre siècle qui les a inventées, quoiqu'il en ait la prétention.) Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans indignes de l'apprécier, des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être, parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce qu'elle cherchait, elle, pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur

noble pour *la comprendre*, une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Il essaya de parler, il rougit encore ; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendit à peine :

— Oh ! madame, vous êtes admirable ; acceptez mon sang et ma vie.

Enfin, il avait parlé !

Bien entendu que Mlle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle renferma sa douleur, on l'observait ; et malgré son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au

révérend ermite, mesdames? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand maréchal, elle pourra guider Son Altesse.

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous connaissiez le bon père?

— Il me reçoit avec bienveillance, madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée?

— Si Son Altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, Mlle de Freyberg, vous êtes un joli introducteur.

— Oh! madame, présentée!

— Oui, certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra

dans les ruines. Mme Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzern, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient.

— Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime!

Et il serrait sur sa poitrine le gant brodé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien! mademoiselle, nous commencions à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards, dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous?

— En vérité, madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu courtois ! N'importe, je puis tout entendre, je n'ai pas coutume de m'effrayer même des oracles. Parlez.

— Eh bien ! madame, voici les propres expressions du solitaire :

« Dites à Sibylle que je ne veux pas la re-
« cevoir aujourd'hui. Je ne pourrais pas ré-
« pondre à ses questions. Mais dans un mois
« jour pour jour, heure pour heure, qu'elle
« revienne ; je lui apprendrai ce qu'elle dé-
« sire savoir. D'ici là, je prierai pour elle. »

La princesse se troubla un peu à cette réponse, elle réfléchit un instant ; ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzern. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si empressée de plaire.

— Dans un mois ! reprit-elle enfin, à voix basse et lentement, dans un mois ? oh ! je reviendrai !

Chapitre Deuxième.

II

Un mois ! c'est quelque chose dans la vie, c'est souvent notre destinée. Nous appelons de tous nos vœux la fuite du temps, et lorsqu'il est passé , nous le regrettons. Rien ne prouve mieux notre nature imparfaite, rien ne nous apprend mieux à nous défier de nous-même. Notre raison ne nous sert qu'à déranger notre existence. Quand je dis

notre raison, j'entends ce quelque chose de plus que l'instinct auquel nous obéissons presque toujours, et qui, presque toujours aussi, nous conduit à d'étranges sottises. Je n'ai jamais vu personne qui soit parfaitement content du passé, personne qui ne dise : *Oh! si j'avais su!* et cependant personne ne profite de la science acquise à ses dépens. Tout ceci est pour vous amener à comprendre pourquoi, un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauenzern à côté d'elle ; dans la même allée ; dans le même tête-à-tête, pourquoi nous le retrouvons triste, au lieu de le retrouver heureux, pourquoi il n'est plus timide, pourquoi il est d'une froideur glaciale, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser toutes ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quant à la margrave, elle redoublait d'agaceries; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des piéges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter, et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

— Mlle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience. Je suis fidèle au rendez-vous; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ruines; elle rencontra l'ermite, qui ve-

nait au-devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

— Je ne puis me décider à entrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauenzern, accompagnez-moi, on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse : en face de la fenêtre se trouvait un grand tableau couvert; on n'en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'ermite offrit en silence l'escabeau à la margrave : elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie, peut-être, elle éprouva une vive curiosité.

— Vous avez désiré me parler, madame; que me voulez-vous ?

— Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

— Comment cela se pourrait-il? vous ne le savez pas vous-même.

La princesse sourit.

— Malgré cela je vais vous le dire.

— Je ne serai pas fâchée de l'apprendre.

— Je connais toute votre vie, madame ; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir ; je vais essayer de vous satisfaire. La vie que vous menez n'a que deux issues : la pénitence ou le

désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enfuis; des bouches grimaçantes vous répètent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de tous ceux qui vous ont aimée, de tous ceux que vous avez fait souffrir, de tous ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de rage. Il faut vous

avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera l'enfer des coquettes : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiégent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

— Je n'en suis pas encore là, mon père.

— Je le sais, madame, vous n'avez pas trente ans ; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

— Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

— Peut-être, madame. N'avez-vous donc plus souvenance de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans ?

— Non.

— Votre mémoire est courte, madame.

Et la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

— Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt? ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir au 10 août?

— Ce jour-là, pas plus qu'un autre. J'y restais souvent alors.

— Avez-vous oublié une jeune femme?...

— Oh! taisez-vous! taisez-vous!

— Cela est une horrible chose pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien! croyez-vous que vous ne penserez pas à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées?

— Comment savez-vous cela? vous êtes donc véritablement sorcier?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche, néanmoins un sourire

amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

— Je sais bien autre chose encore, madame : je sais votre orgueil et votre barbarie, je sais que vous vous jouez du repos des autres, je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles ; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août !

— N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à annoncer? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune ; il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

— Non pas ; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

— C'est assez, mon père ! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina.

—Vous reviendrez, madame; avant qu'i soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétrèrent jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse, qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Rastadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule aux pieds des murailles. Cette jeune fille c'était Mlle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie, jamais le caractère angélique de sa

beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence; depuis si longtemps il ne la cherchait plus!

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

— Vous êtes bien distrait, M. de Hauenzern, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous? Ne voulez-vous pas me suivre? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

— Ils sont tous à vos ordres, madame, vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

— Quel est ce tableau, mon père, ne peut-on le voir?

— A votre première visite, madame.

— C'est un souvenir mondain, dans cette retraite!

— C'est un remords, madame, c'est un cilice! Chacun le sien.

La princesse se tut. Elle sortit de la chambre et se dirigea vers la porte qui ouvre sur la cour; arrivée là, elle se retourna :

—Adieu, mon père, malgré votre science, je crois que vous vous trompez. Nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Elle remonta à cheval, et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui Mlle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

—Ce fou nous a rendus tristes, mon cher comte, nous allons danser ce soir à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il?

— Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, madame?

— Que sais-je? quelque maîtresse qu'il

aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s'imagine qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux! Mais que nous importe? Parlons du bal : sera-t-il travesti! Nous n'avons mis qu'une fois nos costumes romains, ils pourraient reparaître encore.

Le comte se taisait toujours.

— Cela ne vous sourit pas? Que dites-vous d'une fête vénitienne? Des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière? Cela ferait bien, aux torches?

— Votre volonté, madame.

— Ou bien un carrousel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes. Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie.

— Allons plutôt au château de Rastadt?

— Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme. Je lui ai laissé

jouer son rôle d'inspiré comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

— Vous étiez bien pâle cependant, madame.

— J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il faut laisser de côté ces chimères et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous faisons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement en arrivant à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais

réellement aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant il ne pouvait revenir à elle sans s'exposer à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait supposer les malheurs les plus inouïs.

Si elle était jalouse, se disait-il, elle serait capable de tout; et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse?

Il se dirigeait au hasard, laisant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein ; il descendit de cheval et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour ; mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freyberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages ; elle ne le voyait point ; il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

— Vous êtes sortie de bien bonne heure, baronne ?

La jeune fille tressaillit et laissa tomber son bouquet.

— Et vous aussi, il me semble, monsieur ; n'étiez-vous pas malade hier ?

— Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs ?

— Pour la Vierge, monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière ; c'est la protectrice des affligés.

— Et puis-je vous y accompagner aujourd'hui, Wilhelmine ?

— Si vous le voulez, monsieur ; la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château ; le comte passa la bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

— Vous aimez cette chapelle? dit M. de Hauenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à *la Mourg*.

— Oui, je l'aime, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissant !

— Et quelle est cette légende ?

— Un ermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige ; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus, qui lui sourit et lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

— Merci, mademoiselle, de votre légende. C'est là ce qui cause votre dévotion ?

— Oh ! oui, quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

— Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine ?

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

— N'avez-vous plus confiance en moi? Avez-vous oublié notre enfance?

— Je n'ai rien oublié, moi; c'est pour cela que je pleure.

— Ni moi non plus, Wilhelmine; et si vous voulez, nous prierons ensemble la Vierge. Peut-être l'enfant Jésus nous touchera-t-il de ses petites mains, et vous serez tout à fait consolée.

La baronne rougit de joie; ils approchaient de la chapelle : le comte attacha son cheval à une branche, il avait laissé son piqueur à Eberstein, et prenant le bouquet des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon du soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec violence. Il sentit qu'il redevenait maître de l'avenir et qu'il allait retrouver le bonheur.

— Wilhelmine, dit-il d'une voix trem-

blante, voulez-vous me pardonner, et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie ?

— Si je le veux ! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges, le rayon de soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

— Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a bénis !

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur le seuil.

Chapitre Troisième.

III

Je ne sais pas, mon ami, si vous êtes aussi enthousiaste que moi de la beauté du pays que vous habitez. A cet égard, monsieur votre grand-père disait plaisamment que j'aimerais mieux mourir à Baden que de vivre ailleurs. Ce n'est pas tout à fait exact : la preuve c'est que je vis encore, c'est que je n'y suis retournée qu'une fois depuis qua-

rante ans. Néanmoins je ne puis trouver d'expressions pour rendre ce que m'inspirent les magnifiques paysages de ces montagnes. C'est une végétation si riche et si sauvage en même temps ! la verdure est si belle ! le soleil est si brillant ! les solitudes sont si profondes ! Il faut prier ou aimer dans cette nature privilégiée. Et cependant tout le monde y rit. C'est que peu de personnes l'apprécient.

Nous avons laissé M. de Hauenzern et Mlle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

— Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, monsieur le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, mademoiselle, la fantaisie de courir les

champs en aventurière ; le hasard m'a moins bien servie, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

— Si madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse et j'aurai l'honneur de la suivre ?

— Je vous remercie, monsieur le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut ; je venais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que Mme Sibylle témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

—Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande maîtresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que *le hasard* vous procure ? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

— Pardonnez-moi, madame, mais la grande maîtresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

— Je connais ces *hasards*, monsieur le comte, et je les apprécie.

— Si Son Altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

— Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, monsieur le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous reparlerons de cela. En attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein; vous me raconterez ce bel hyménée, que

j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à M. de Hauenzern si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

— Très-sérieusement, madame, et je comptais aujourd'hui même en demander la permission à Son Altesse.

— Et si Son Altesse refuse? reprit-elle impérieusement.

— Alors je prierai de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerai de la cour.

— Et la margrave publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Frey-

berg passe sa vie à courir sur les grands chemins, et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

— La margrave le ferait peut-être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

— Vous me faites pitié, interrompit-elle en levant les épaules ; Sibylle ose tout.

— Et moi je vous dis que non ! Sibylle sait que son amant peut être son maître ; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

— Je n'ai jamais cédé à aucune crainte. Mais tout ceci sont des folies, comte ; vous voulez m'éprouver ; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

— Non, madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favo-

rable qu'aucune autre. Je vais parler franchement ; vous allez entendre un langage auquel vous n'êtes point accoutumée, et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

— Parlez, monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

— Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet aveu, rien ne peut me coûter. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que sais-je? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs ; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve ; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur ; j'ai trahi mes serments, je me suis parjuré.

— C'est un grand mérite que celui-là ; je dois vous en savoir un gré infini.

— Je ne puis dire pourquoi et comment

cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire ; la belle et pure image de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

— Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

— C'est en effet de la confiance, madame, c'est un sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux passer à vos yeux pour un fou que pour un inconstant ; j'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveugle que si vous m'accusiez d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les miennes. Vous avez cru peut-être

que je ne vous aimais pas, Ernest. Mon Dieu ! comment pouvez-vous vous y tromper ?

M. de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

— Ah ! c'est trop m'humilier ! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, monsieur, attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines, mais elle se sentait si émue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée à s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte ; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle ; et recommanda égale-

ment à la grande maîtresse d'y conduire Mlle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte d'être observés ; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard. Elle avait une toilette éblouissante, elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoués. Elle chercha des yeux M. de Hauenzern et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal ; elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son chevalier. Il prit respectueusement sa main, et tous les deux se mirent en

place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place, lorsqu'elle eut fini, elle entraîna M. de Hauenzern vers un balcon ouvert; personne ne se permit de les suivre; elle appuya son bras sur celui du jeune homme et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

— J'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage. Il m'est trop cruel de vous affliger; son sort est entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

— Vous savez bien, madame, que je ne promets rien que je ne puisse tenir.

— Mais cela est affreux! cela est horrible! vous ne m'aimez plus! Vous aimez cette fille, et moi je vous aime, je vous le répète, monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu qu'un

amour avant celui-là, et la fin en a été terrible. Prenez garde ! prenez garde !

En disant cela la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse ; sans s'en apercevoir elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait prête à se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

— Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévouement, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

— Renoncerez-vous à elle? murmura-t-elle, comme à moitié morte.

— Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici là, appuyez-vous sur moi, ayez

confiance ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

— Vous m'aimez ! vous m'aimez, Ernest ! et vous me faites ce mal épouvantable ! et vous voulez me quitter pour une autre ! C'est là de l'amitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi ! mais si vous le vouliez, non seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes États, je jetterais à vos pieds les têtes de tous ces courtisans, qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je quitterais tout pour vous suivre ; je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'irais m'ensevelir avec vous dans vos montagnes de la forêt Noire ; je deviendrais une *ménagère,* je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône ! C'est en échange de cette passion que vous m'of-

frez de l'*attachement*, une *affection dévouée!* Comment voulez-vous que j'accepte cela? Mon Dieu! ne me tentez pas! ne me forcez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement; trompez-moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse! ajouta-t-elle en frappant sa tête contre les barreaux; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent, qu'il semblait impossible de le cacher. La grande maîtresse, avertie par quelques chuchotements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essuyant vivement

son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et à moitié cachée par les draperies.

— Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée, je me sens très-indisposée, je rentre dans mon appartement. Toutefois le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Hauenzern resta longtemps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande maîtresse, mais elle s'écoula tout entière sans qu'aucun ordre de Son Altesse leur fût adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande maîtresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette ; et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt : à cette heure et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden ; il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas la perdre de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave descendit. Elle se

mit à gravir seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes de toutes les montagnes, quand Sibylle frappa à la porte de l'ermite. En l'apercevant, il tressaillit :

— Je savais bien, madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon !

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

— Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant le bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur sem-

6.

blable, car la tentation est trop forte; je succomberais.

— Mon Dieu! s'écria l'ermite, en êtes-vous donc là? Aimez-vous donc un autre homme comme vous aimiez le baron de Spilz? Avez-vous encore une rivale à rendre folle? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion?

— Oui, mon père, oui, j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge, et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues; c'est la reconnaissance pour celui qui

vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh bien, cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime ce Hauenzern plus que le baron de Spilz : hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser, je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'affliger, lui ! j'ai reculé devant sa haine.

L'ermite la regardait en silence.

— Voilà donc ce que c'est que l'amour, murmura-t-il ; oublié !

— Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire, emportée par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauvegarde.

— Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Écoutez, Sibylle, ou, pour mieux dire, regardez-moi : Me reconnaissez-vous ?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, Henri Spilz !

— Oui, Henri Spilz ! que vous avez oublié aussi complétement que s'il n'eût jamais vécu ; Henri, dont vous aviez l'amour ; Henri que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi !

— Oh ! quelle Providence ! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection !

— Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, madame ; vous vous rappelez cette nuit du dix août, où vous vîntes me retrouver au château de

Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore, comme moi sans doute, ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourrelé de remords. Je vous quittai; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous! Je me dérobai à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue; je voulus me faire tuer, la mort me repoussa; je parcourus toute l'Europe; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin; je crus que j'y mourrais; je priai et la consolation

m'arriva d'en haut. Depuis ce jour je priai encore et j'ai trouvé des forces même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre; elle regardait le tableau et disait tout bas :

— C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine!

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte, qui se cachait derrière les arbres.

— O mon Dieu! il m'a suivie; m'aimerait-il encore?

Et elle se précipita vers la porte. L'ermite l'arrêta d'une main ferme.

— Vous ne sortirez pas, Sibylle, que

vous ne m'ayez entendu jusqu'à la fin !

La margrave ploya sous cette étreinte et sous cette volonté de fer, elle se remit sur l'escabelle, tremblante et résignée, la superbe ! Le baron de Spilz ferma la fenêtre, afin que nul ne pût ni les voir ni les écouter.

Chapitre Quatrième.

IV

Il y eut, ce jour-là, grande rumeur à la cour, car personne ne put expliquer le mystère répandu sur la conduite de Son Altesse. Elle était sortie seule avec le jour, ses gens l'avaient attendue au bas de la montagne du vieux château et elle n'avait quitté les ruines que vers cinq heures après midi. On ajoutait que le comte de Hauenzern

était resté à errer dans le bois, sans que la princesse eût daigné y faire attention. Rien n'annonçait plus clairement une disgrâce. Mais les conjectures les plus habiles ne pouvaient ni en deviner le motif, ni dire qui le remplacerait. La margrave, depuis son retour, s'était enfermée dans son appartement, se plaignant d'être malade, et ne voulant recevoir absolument personne. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que les gens de service ne pussent pas même approcher d'elle, hors sa femme de chambre favorite. Le lendemain matin, elle fit venir l'intendant du bâtiment, et lui expliqua le plan d'un monument singulier, dont elle lui cacha la destination, qui devait être construit en face du château, au bout de la prairie et d'une longue avenue d'arbres.

Ce fut vraiment bien autre chose alors! La perplexité des courtisans ne connut

plus de bornes. Vous ne pouvez vous imaginer aujourd'hui, en France surtout où vous ne savez plus ce que c'est qu'un roi, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'était qu'une cour ayant perdu la trace des volontés du souverain. En Allemagne surtout, dans ce pays composé d'une foule de petits États, qui tous ont la prétention d'être un royaume, qui se jalousent et se disputent à qui mieux mieux une formalité d'étiquette, il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs. La margrave, pour la première fois de sa vie, se tenait dans la retraite. Elle envoya un blanc seing au premier ministre, homme consciencieux et probe, et l'accompagna d'une lettre où elle disait que, trop malade pour s'occuper désormais des affaires de la régence, elle les lui confiait jusqu'à la majorité de son fils, qui ne devait tarder que de quelques mois. Il ne fut question ni de fêtes, ni d'amants, ni de parures.

Elle n'appela point de prêtre, ce ne pouvait donc être la dévotion. Le comte de Hauenzern conservait sa place, ce n'était pas de la vengeance par conséquent. L'impossibilité de percer ce mystère le rendit plus piquant encore. Son Altesse sortit trois fois de très-grand matin et alla examiner les travaux des ouvriers, mais elle ne prononça pas une parole. On remarqua qu'elle était pâle et qu'elle paraissait se soutenir à peine.

Le comte avait essayé de parvenir jusqu'à elle; il lui écrivit tout aussi inutilement. Il s'imposa la loi, néanmoins, de ne point revoir Mlle de Freyberg tant que durerait la reclusion de la princesse. Moitié par délicatesse de cœur, moitié par crainte des suites, il resta fidèle à cet engagement. Sa position devenait de jour en jour plus fausse. On ne savait quelle conduite tenir vis-à-vis de lui. Était-il en disgrâce complète, ou n'était-ce qu'un caprice? La margrave le con-

serverait-elle pour amant? Nul ne pouvait le dire, et il semblait impossible de se tracer un plan de conduite. Les plus fins courtisans se firent céler et se donnèrent pour malades. Dans tous les cas, la précaution était excellente : pouvait-on se bien porter quand la souveraine ne quittait pas sa chambre ?

Cet état de choses dura deux grands mois. On n'avait pas vu , de mémoire d'homme, un événement pareil dans toute l'Allemagne. Ce qui surprenait le plus, c'était la persistance de la margrave à se cacher aux yeux de tous. L'ermite du vieux château vint à deux reprises demander audience : il fut refusé comme les autres.

Mlle de Freyberg retourna chez ses parents. Quant au comte, il n'osa demander la permission de s'absenter , et encore moins le faire sans les ordres de la princesse. Sa charge devenait illusoire, puisqu'il n'exis-

tait plus de cour. Il prit le parti de rester aussi dans son appartement, et ne se montra bientôt pas plus que Sibylle. Les oisifs jugèrent qu'il était piqué au jeu, et ils s'apprêtèrent à un spectacle de plus sur ce théâtre, dont tous les acteurs restaient dans la coulisse.

La majorité du jeune prince approchait. Le bâtiment mystérieux venait de s'achever, les portes en restaient fermées, on n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où on s'y attendait le moins, au moment où on commençait à désespérer de voir renaître la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

— La lionne se réveille enfin, s'écria la grande maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre. Madame la margrave veut que cette fête dépasse toutes les autres, elle ordonne que les costumes de caractère

soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes, et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur son habit de sultane, sur lequel on doit coudre tous ses diamants. Ce sera magnifique.

— Et avez vous vu la princesse? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

— Hélas! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, je n'ai pas eu l'honneur d'être admise auprès d'elle. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

De ce moment, il n'y eut plus une tête en repos dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le pavillon du parc, la retraite de Sibylle, la disgrâce du comte,

on déraisonna sur tout cela, depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure; les principautés braquèrent leurs lorgnettes vers Baden, les margraves et les palatins sollicitèrent des invitations, on en parla même à Versailles.

Toute cette race de *principautés* me rappelle un fait assez plaisant, arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou pour parler plus juste je l'ai oublié; un de ces roitelets, dis-je, possède dans ses États de vingt lieues carrées, un port de mer! Vous jugez quelle gloire! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre par exemple contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convinrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisa de penser que sa rade allait devenir quelque

chose, et calculant sur sa pénurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour tout entière, les amiraux et les généraux de terre et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur, pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse ; mais ceux dont les opinions s'avançaient un peu davantage, parlèrent de l'intérêt de *l'État*, de celui du prince, de celui de ses trois mille sujets; enfin le grand maréchal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, de billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure puisque les deux parties y avaient un intérêt certain ; mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi :

« Le comte de *** s'engage envers la république française à telle, telle et telle chose (les articles relatifs au petit port). Puis venait ensuite de la part des Français :

« La république française est charmée de faire connaissance avec le comte de ***, etc. »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave, car me voilà radotant, mon cher vicomte, et oubliant toutes les règles de l'art, qui m'imposent une grande sobriété d'épisodes aussi près du dénoûment de mon histoire.

Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les États de Baden, et ce fut bien pis encore lorsque la veille du bal presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au carac-

tère, au visage, aux habitudes de chacun. Mlle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du quinzième siècle, et le comte un habit de chevalier teutonique se rendant à la croisade. A peine les salons étaient-ils ouverts qu'ils se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courtisans tirent des conséquences de tout.

— Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils; S. A. la margrave s'est travestie en sultane; ils ne sont certainement plus

du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin Mlle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut, enfin, belle à éblouir, entourée d'une suite nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. A l'aspect du comte, elle se troubla visiblement; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant, en échange du profond salut qu'il lui adressa.

— Mesdames, dit-elle, à partir de ce soir je ne danse plus; c'est au margrave, souverain sans tutelle, depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du

moins lui commander ; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siége et fit gracieusement le tour du cercle, les dames assises, et le nombre en était restreint. Rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la préséance. Les dames assises donc se levèrent et attendirent, comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à M[lle] de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait croire ses yeux. Non pas que Wilhelmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir, mais la haine de la margrave pour elle, lui faisait craindre un piége sous cette distinction.

— Peut-être ne m'aime-t-elle plus ! se dit-il pour se rassurer ; alors que lui importe ma fiancée ?

Le cœur humain est fait de telle sorte et l'amour-propre des hommes a une telle portée que M. de Hauenzern trouva presque autant d'amertume à cette pensée que M. le baron de Spilz, malgré la sainteté de son caractère et de sa profession, en avait trouvé avant lui. Si on cherchait bien au fond de sa conscience, on y sentirait un regret à chaque affection qui nous échappe, lors même que cette affection n'est plus partagée, lors même qu'elle devient incommode, bien plus, quand elle déplaît. Vous voudriez tous être aimés et l'être à votre manière. Il faudrait que l'on vous adorât comme des dieux, sans le dire, en se contentant de le prouver aux instants où vous daignez le permettre, et que, sans oser faire entendre un murmure, on se soumît à vos volontés. Autrefois on rêvait des maîtresses tendres, aujourd'hui on rêve des maîtresses commodes. Jamais siècle n'a eu plus de pré-

tention à la passion que le vôtre, et jamais siècle ne l'a moins comprise, n'en a été plus éloigné ; je dirai mieux, elle est impossible *par la jeunesse qui court.* La passion suppose toujours une certaine exaltation, une générosité d'âme, un dévouement dont vous êtes incapables. Je ne cesserai de le répéter aux jeunes femmes : Restez honnêtes, car il n'y a pas un homme au monde qui puisse compenser la perte de votre vertu, de votre propre estime et de celle des autres que vous lui sacrifieriez. Mais si enfin vous ne le pouvez pas absolument, si les circonstances vous entraînent, si malgré vous vous suivez la pente dangereuse du vice, n'allez pas vous raccrocher à votre cœur, n'allez pas chercher l'excuse d'un sentiment vrai, on ne vous excusera pas et vous serez malheureuses. Ne les aimez pas, tyrannisez-les ; forcez-les à ployer, soyez reines, soyez implacables, tenez-les à vos genoux et gardez-

vous de les laisser relever, car ils vous domineraient alors, et vous auriez la honte de la faute sans en avoir la joie. Pourquoi adorent-ils les courtisanes? Parce qu'elles ne donnent rien, elles font tout payer, jusqu'au moindre sourire ; aux dupes avec de l'argent, aux autres avec des soins, avec de l'amour, avec leur temps ; or, c'est ce que ces messieurs estiment le plus cher. Avouez, mon cher Gustave, que je connais bien votre *espèce :* c'est pour cela que je l'apprécie peu, dans ce temps-ci, bien entendu ; quand aux gentilshommes d'autrefois, je ne pense pas de même. Une époque sans croyance est toujours sans poésie, et c'est là votre position. Je vous attaque sur votre terrain avec vos mots, car Dieu sait que jadis nous ne pensions guère à être poétiques ! Nous l'étions pourtant et nous avons fait nos preuves en 93. Ce drame-là vaut tous ceux que vous inventerez, et vous n'aurez ja-

mais de *héros* aussi *héroïques* que nous.

On ne se corrige pas à mon âge, et la preuve c'est que je suis encore sortie de mon histoire. Je vous en demande bien pardon, c'est pour la dernière fois.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des sourires charmants, elle fut en un mot la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule ; quand onze heures et demie sonnèrent, elle se leva appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et posant son bras sur le sien, elle l'entraîna vers le balcon, témoin de leur dernière entrevue.

— Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va

arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle avec un sourire amer, soyez tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un souvenir, vous êtes le seul qui m'ayez réellement connue, le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'aviez pas changé, c'est-à-dire *si vous ne vous étiez pas trompé*, cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père, je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire; là votre sort et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quel-

que chose qui arrive n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée ; allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence ! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus que devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prierons tous ! Ne me répondez pas, suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part, et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaissa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser ; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

A minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix :

— Monseigneur, Son Altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé

de venir chercher monseigneur et de le conduire, ainsi que toute la cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si monseigneur le veut je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et s'inclinant profondément il attendit la réponse du prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaiement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés ; on se trouva bientôt dans le parc. La nuit était superbe, quoiqu'on fût déjà à la fin d'octobre. La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'une façon étrange par les torches que portaient les laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentait le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satis-

faite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelques mots à Son Altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumière inonda les jardins. Ce monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre ; des prêtres étaient à l'autel. Au pied du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, priait et pleurait : on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans le sanctuaire, elle alla vers lui ; les chants cessèrent. Toute la cour, entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle de Baden

remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous demander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années et vous rendre témoin de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile ; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai plus de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais, que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ; je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si longtemps.

Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi à le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux, qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'un geste. Seulement elle retint le comte un peu en arrière, et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici, chaque jour, votre

femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, recevez ici mes derniers adieux; tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous reverrons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé!

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage; l'un et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche; elle ne vivait que de racines; elle n'avait d'autre siége qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme; ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie; ce fut d'avoir sans cesse devant les

yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques; le chagrin est un chevalet plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation. Wilhelmine, c'était le regret; le baron, c'était le remords!

MADAME LA DUCHESSE.

Chapitre Premier.

I

L'Escapade.

Deux pages se promenaient, à neuf heures du soir, dans la cour des grandes écuries du roi à Versailles. Ils portaient l'uniforme, ou plutôt la livrée de Sa Majesté, c'est-à-dire l'habit bleu, l'aiguillette fleurdelisée et la culotte rouge. L'un d'eux, le plus grand, avait dans sa tournure toute la légèreté cavalière de *son emploi*. Sa physionomie vive,

ses yeux brillants, sa démarche hardie offraient bien le modèle d'un vrai page de la cour de Louis XV, et sous le règne de Mme Dubarry.

L'autre, mince, petit, gracieux, présentait un contraste frappant avec son camarade. Il était frais, rose, joli, presque comme une fille. Sa timidité n'excluait pas la malice. On eût dit Chérubin sortant des mains de Suzanne.

— Tu auras beau faire, disait-il, il faudra se soumettre.

— Non, chevalier, non, je ne me soumettrai pas. C'est une injustice, et je n'en veux point souffrir; je me plaindrai plutôt au roi.

— Et le roi t'enverra promener.

— Pas du tout : il protége, il aime ses pages, il n'entend pas qu'on les tourmente. D'ailleurs je parlerai à Mme Dubarry.

— Et comment? s'il vous plaît, puisque

nous sommes enfermés, et quand? puisqu'il s'agit de sortir ce soir. Tu remuerais toute la cour si tu étais dehors, tu révolutionnerais le parlement Maupeou, j'en suis certain; mais, mon cher vicomte, voici des murs, voici des grilles, et il ne manque pas de factionnaires autour de tout cela.

— Ah! bah! je m'en moque des grilles et des factionnaires! Si tu avais autant de tête que moi, autant de résolution, si tu te sentais disposé à tout braver, nous aurions bientôt triomphé de ces obstacles; mais tu n'oseras jamais!

— Je n'ai pas plus peur que toi, je pense.

— Mon Dieu si! car tu es un *bon sujet* de profession et tu n'es pas amoureux?

— Qu'en sais-tu?

— Tu n'es pas amoureux de ma cousine, au moins; de la belle duchesse de Presles?

Le chevalier soupira et ne répondit point.

— Quant à moi, j'en perds la tête.

Elle est si charmante ! elle a tant d'esprit !

— Elle est si bonne !

— Elle donne de si excellents soupers !

— Elle a tant de douceur dans le regard !

— Ses équipages sont si magnifiques ! ses toilettes si nouvelles !

— Elle a tant de talents !

— Ah ! bien oui ! tout cela est vrai, mais il n'y a pas moyen de plaisanter. Jamais on ne réussira à lui plaire. Elle est défendue par trois barrières infranchissables.

— Lesquelles ?

— D'abord elle est honnête femme, ensuite elle est coquette, et enfin elle a adopté la vertu comme une originalité par le temps qui court ; elle n'en démordra pas.

— Hélas ! non.

— Vois-tu, si elle était dévote, si c'étaient ses principes qui la retinssent, il y aurait l'espoir d'une grande passion, qui lui ferait oublier tout cela. Si elle adorait son mari,

on pourrait croire à la fin de cet amour. Si elle était prude, il resterait l'occasion, la curiosité et le penchant peut-être. Mais l'amour-propre, mais la coquetterie, mais le parti pris ! C'est impossible ! Mon frère le marquis y perd son temps, notre gouverneur aussi, moi de même, et, Dieu me pardonne ! depuis une heure que nous causons, tu es l'écho de mes paroles ; je crois presque que tu l'aimes aussi.

— Eh bien ! oui, puisqu'il faut te l'avouer.

— Oh ! cela m'est bien égal, tu ne réussiras pas plus que moi.

— Je le sais. Que veux-tu ? je l'aime !

— Alors, puisqu'il en est ainsi, je n'aurai pas la cruauté de nous priver tous les deux d'un délicieux souper avec notre déesse. Nous allons sortir. Florac, ceci est solennel, je vais te confier un secret qui me ferait tout bonnement chasser, s'il était connu.

Me donnes-tu ta parole d'honneur de ne le révéler à personne?

— Je te la donne.

— Sache donc que je passe presque toutes les nuits dehors.

— Toi !

— Moi-même, reprit le vicomte de Brignolles d'un air fat, cela t'étonne?

— Non ; une seule chose me surprend : c'est de ne l'avoir pas déjà su.

— Quelque sot! Et les arrêts? Enfin j'ai trouvé une manière de quitter l'hôtel, mais avant de t'en faire part, je dois te dire qu'elle offre une multitude de chances pour se casser le cou.

— Tant pis ! après.

— Voici mon plan. Nous allons nous coucher comme les autres. A dix heures nous nous rhabillons et nous nous trouvons en haut du grand escalier.

— Je comprends.

— Quand je dis en haut, c'est tout à fait dans la cage, au dernier étage de la maison. Tu n'as jamais regardé peut-être la croisée en trappe qui éclaire ces degrés et tu n'as surtout pas imaginé qu'on puisse par là respirer *l'air de la liberté*, comme dit M. de Voltaire?

— Ma foi, non!

— Je m'en doutais. Apprends donc qu'arrivé au sommet de nos six étages, il s'agit simplement de monter sur la rampe, de soulever d'avance le châssis, de s'élancer avec les mains à l'ouverture et de s'enlever ainsi, par le moyen d'une petite échelle de corde, jusque sur le toit. Pour peu que le pied ne glisse pas, que le poignet soit très-sûr, on y arrive. Autrement on tombe dans le vestibule, et on se fend la tête sur le pavé : c'est à risquer : veux-tu?

— Parbleu! si je le veux? j'en risquerais bien d'autres!

— Alors c'est convenu. Ah! il faut aussi prendre garde à salir ou à déchirer son habit, il deviendrait alors impossible de se présenter chez la duchesse.

— C'est juste, et je te remercie de la recommandation.

— J'entends l'appel. Allons nous soumettre comme des enfants, nous leur montrerons bientôt que nous sommes des hommes. Surtout, de la discrétion, de la prudence. Il s'agit non-seulement d'aujourd'hui, mais de demain. Le bal masqué du mardi gras! Il y aurait de quoi se pendre si on n'y assistait pas.

— Bonsoir, vicomte, répliqua très-haut le chevalier de Florac, voyant approcher quelqu'un; nous serons encore de service ensemble, j'espère, quand le roi chassera dans la forêt de Fontainebleau.

— Je te remercie, chevalier; j'en accepte l'augure, et je serai fidèle au rendez-vous.

Dix heures sonnaient à toutes les horloges de Versailles, lorsque les deux jeunes gens, impatients de secouer le joug, se retrouvèrent où ils en étaient convenus.

— Parlons bas, dit le vicomte; les surveillants ne dorment qu'à moitié, et tout serait perdu s'ils se réveillaient. Je passe le premier pour te montrer le chemin; il fait noir en diable, et, toi qui n'en as pas l'habitude, tu ne t'y reconnaîtrais point.

— Je te suis.

Le vicomte exécuta avec un rare bonheur sa périlleuse ascension. Certainement un homme de sang-froid, quelque courage qu'il ait, n'aurait pas consenti à risquer aussi sûrement sa vie pour trois heures de plaisir; mais à seize ans, on ne doute de rien! On a l'imprévoyance des enfants et la témérité de la jeunesse. Le danger n'est ni apprécié, ni craint. Hélas! l'expérience apprend à se défier de tout, et de soi plus que du reste.

Quand M. de Brignolles fut parvenu sur le toit, il passa sa tête par l'ouverture.

— Chevalier, dit-il, en ami prudent et en rival habile, je devrais te laisser là et m'enfuir tout seul. Rassure-toi, je n'ai qu'une parole. Fais attention à mes indications exactes, ne te trompe pas, songe qu'il s'agit de la duchesse, d'un souper, de l'Opéra, et, plus encore, de nous moquer du gouverneur. Ce n'est donc pas le cas de se laisser choir comme un écolier.

Le chevalier suivit de point en point les instructions de son ami, et se trouva bientôt à côté de lui, sur les plombs du bâtiment, à quatre-vingts pieds au-dessus du sol.

— Et maintenant? dit-il.

— Maintenant il s'agit de marcher derrière moi le long des gouttières; de ne regarder ni à droite, ni à gauche, si tu ne veux pas que la tête te tourne, et d'aller gagner l'escalier

du gouverneur, par lequel nous descendrons comme nous venons de monter celui-ci.

— Et le suisse?

— Le suisse? tu verras.

Les deux étourdis avançaient, en parlant ainsi, dans leur course aérienne. Ils semblaient glisser dans l'obscurité, tant leurs mouvements avaient de lenteur. Ainsi que l'avait dit le vicomte, ils atteignirent l'escalier du gouverneur et descendirent, par le même procédé, jusqu'au second étage.

— Nous approchons de l'ennemi. Il faut de l'audace, chevalier, murmura M. de Brignolles à l'oreille de son ami; et d'abord regarde si mon habit n'a ni taches, ni accrocs, si mes bas sont bien tirés, et si nous n'avons pas trop l'air de coureurs d'aventure.

— Tout va bien, mon cher.

— Avançons hardiment, alors. Si nous rencontrons quelqu'un, laisse-moi faire.

En passant devant les appartements du

maréchal, le vicomte ralentit le pas. Plusieurs laquais, assis dans une antichambre dont les portes demeuraient ouvertes, se levèrent à l'aspect des jeunes gens.

— M. le maréchal est-il chez lui? demanda le vicomte.

— Non, monsieur.

— Nous étions porteurs d'un ordre que nous ne pouvions transmettre qu'à lui. Nous allons rendre compte de notre mission.

Un valet de pied descendit devant eux; en passant devant la loge du suisse, il s'écria :

— Ouvrez à messieurs les pages de service.

Une fois dehors ils se regardèrent.

— Et si le maréchal y avait été?

— Crois-tu que je n'étais pas sûr de mon fait? Il ne soupe jamais chez lui, par sympathie pour la maréchale, qu'il déteste de-

puis bientôt quarante ans. Ne perdons pas de temps, heureusement il fait beau, nous pourrons nous passer de chaise. Chez ma belle cousine!

La duchesse de Presles, près de laquelle ils se rendaient alors, passait pour la femme la plus coquette de la cour. Cependant jusque-là aucun tort grave n'était venu mettre le sceau à cette réputation. Elle y avait plus de mérite qu'une autre peut-être, car il semblait impossible de réunir plus d'avantages et de présenter plus d'excuses de position. Mariée, fort jeune, à un grand seigneur âgé, goutteux, d'un caractère tout opposé au sien, dans un siècle où l'inconduite était à la mode, elle se fit une loi de rester sage et sut tenir ses engagements. Le duc, homme de beaucoup d'esprit, usé de bonne heure par les excès de tous genres, découvrit bien vite chez sa jeune femme le côté vulnérable. Pour éviter le sort qui le

menaçait, il résolut de se faire un préservatif avec la cause probable de ses malheurs, et plaça la duchesse si haut dans son opinion à elle, que lorsque l'idée lui vint de regarder en bas, il lui sembla qu'elle ne descendrait pas sans mourir. Perdre l'auréole de gloire qu'elle s'était faite, lui paraissait plus cruel, plus impossible que de vivre à son âge sans illusions et sans amour, mais elle s'en dédommagea par une coquetterie féroce, elle ne voulut pas qu'il y eût dans le monde un homme qui lui résistât, et employa l'art le plus admirable à étendre ses conquêtes.

Le marquis de Brignolles, frère aîné du vicomte, profita de sa parenté avec la belle inhumaine et s'établit presque en maître dans sa maison. Par indolence, pour s'éviter d'avoir une volonté dans les choses de la vie, la duchesse le laissa dominer et commander tout à son aise. se réservant seule-

ment le droit de remontrance. Il arriva de là une sorte d'habitude, qui bientôt parut insupportable à la jeune femme, mais elle n'eut pas la force de la rompre, et, petit à petit, cette habitude dégénéra en tyrannie. Ainsi que cela arrive souvent, le marquis se contenta d'un semblant de liaison, qui, pour bien des gens, devint une certitude, et sûr de n'avoir pas de rival plus heureux, il se consola presque des rigueurs de Mme de Presles.

La duchesse, haute et dominatrice envers tous, se laissait gouverner par lui, sans s'en rendre compte. Elle le consultait, et pourtant elle n'attachait pas une grande importance à son opinion; elle le souffrait près d'elle, et néanmoins il ne l'amusait pas. Voilà le secret de beaucoup de positions, de beaucoup d'attachements inexplicables : la paresse. On ne veut pas se donner la peine de briser une chaîne qui semble lourde, on ne la porte

pas, on la laisse traîner, le poids en est moins fatigant.

Il devenait de mode alors de vivre en ménage comme si on habitait à une lieue l'un de l'autre. Le duc de Presles, suivant l'usage, se conserva des intelligences chez sa femme, et demeura au courant de son existence tout aussi bien que s'il ne l'avait jamais quittée. Il comprit qu'elle n'aimait pas le marquis, et que celui-ci serait le gardien le plus sûr de son honneur. Le marquis, tout spirituel qu'il fût, se laissa prendre au piége, et le vieux duc, ayant placé une sentinelle aussi intéressée auprès de son trésor, ne s'inquiéta plus de rien.

Le jour même où les deux jeunes gens devaient souper chez elle, la duchesse avait pris une grande résolution. Elle s'était mise en état de révolte contre le despotisme et jouissait d'avance de sa liberté.

— J'aurai du monde, je recevrai qui je

voudrai, le marquis ne viendra plus répéter à M. de Presles que je ne dois pas voir telle femme, parce qu'elle a une mauvaise réputation, que tel homme est dangereux pour moi. Enfin, se disait-elle dans sa mutinerie de jolie femme, je ferai ma révérence au roi sans m'entendre assurer que j'ai rougi, et je prendrai mon tabouret sans qu'on me reproche d'y avoir mis trop de bonne grâce.

Un cercle nombreux était réuni chez la duchesse, on allait souper, et elle se disposait à faire décrocher ses paniers et à quitter son grand habit, car elle arrivait de la cour. Le maréchal de Virieux, gouverneur des pages, le marquis de Brignolles, tous les prétendants étaient en présence et se disposaient à s'observer.

— Vous arrivez du château, duchesse? dit le marquis.

— Oui, mon cousin.

— D'où vient cette visite extraordinaire?

Ni le roi, ni Mesdames n'avaient de cercle, il me semble?

— Non, je suis allée dans les petits appartements.

Le marquis devint pâle còmme un linge.

— Dans les petits appartements, grand Dieu! chez madame Dubarry?

— Pourquoi pas?

— Et vous n'avez consulté personne sur cette démarche?

— Parce que je ne vous en ai rien dit, il ne s'ensuit pas de là que je n'en aie parlé à personne.

— Fort bien, madame, je vois une envie formelle de me désobliger. Et M. le duc le sait-il?

— Il sait ma visite, c'est lui-même qui me l'a conseillée.

— Alors je n'ai rien à dire!

— Certainement non.

Elle se mit à rire.

— Voyons, marquis, consolez-vous, je n'ai point été chez madame Dubarry.

— Ah ! c'est trop heureux.

— Non, j'ai seulement eu une audience particulière du roi.

Le marquis la regarda et crut qu'elle se moquait de lui. La place de maîtresse de Louis XV était alors si enviée que plusieurs femmes de la plus grande naissance avaient employé tous leurs moyens pour le séduire. Un des plus décisifs était les audiences particulières, qui donnaient au monarque la facilité d'abdiquer son rang en face d'une belle solliciteuse. Mais la duchesse avait toujours blâmé hautement ce qu'elle appelait une bassesse. Il ne pouvait supposer qu'elle eût aussi complétement changé d'avis, et il lui répondit en souriant à moitié :

— En vérité, madame la duchesse, vous êtes ce soir aussi habile à manier la plaisanterie que le plus fort mystificateur.

— Libre à vous de croire que je plaisante, mon cousin ; mais je puis vous assurer que j'ai bien véritablement vu le roi dans ses cabinets, que je suis restée une heure avec lui, et qu'il a été le plus aimable et le plus galant gentilhomme de son royaume.

En achevant ces mots, elle se leva, fit la révérence à M. de Brignolles, et passa dans son appartement. Le marquis resta sous le poids de cette confidence. Il ne pouvait revenir de sa surprise.

—Mon Dieu ! se dit-il ; finirait-elle comme les autres?

En ce même moment les deux pages arrivaient à l'hôtel. Ils venaient de traverser les antichambres, déjà les battants du premier salon étaient ouverts, on allait les annoncer, lorsque le vicomte aperçut le gouverneur et son frère.

— Oh ! s'écria-t-il en se reculant vive-

ment en arrière ; Florac, nous sommes perdus ! Il ne nous est pas possible de rester ici !

Le chevalier soupira en se retournant vers le vicomte. Il ouvrait la bouche pour lui répondre.

— Bah ! reprit l'étourdi.

Chapitre Deuxième.

II

Les quatre fils Aymon.

Une des femmes de la duchesse entr'ouvrit la porte de son cabinet de toilette.

— M. le vicomte de Brignolles et M. le chevalier de Florac désirent parler à Mme la duchesse pour une affaire très-importante.

— Qu'ils entrent, répondit-elle vivement. Que me veulent-ils? continua Mme de Presles, quelques sottises à réparer!

— Ma belle cousine! s'écria le vicomte

en baisant sa main, vous seule pouvez nous sortir du mauvais pas où nous sommes.

— Je l'aurais parié, et cela ne m'étonne guère de votre part, vicomte ; mais le chevalier !

— Oh ! madame, écoutez-nous !

— Allons, te voilà tout tremblant. Je te l'avais bien dit. Tu m'abandonnerais si je te laissais faire.

— Mon Dieu, ma cousine, nous ne sommes pas bien criminels, on nous a refusé la permission de venir souper chez vous ce soir, et nous l'avons prise. Mais M. le maréchal et mon frère sont dans le salon, et nous courons risque de payer cher les deux ou trois heures divines que nous passerons près de vous.

— Je ne le souffrirai pas, je renverrais plutôt tout le monde. Pauvres enfants ! Et comment avez-vous fait ?

Le vicomte raconta avec emphase leur

excursion périlleuse. Il exagéra un peu le danger pour doubler l'intérêt et le mérite. Pendant qu'il parlait, les yeux de la duchesse remerciaient le chevalier dont les regards ne pouvaient se détacher d'elle.

— Quoi ! tant de peines, tant de difficultés vaincues pour retourner vous coucher sans souper ! S'exposer à se casser le cou et ne pas même recueillir le fruit de son courage ! Oh ! vous resterez ! et il nous faut trouver un moyen de renvoyer le gouverneur. Quant au marquis, j'en réponds ; il est assez préoccupé de ses affaires, il ne songe point aux vôtres. Mais comment faire ?

— Ce sera bien difficile. Le maréchal m'en veut plus qu'à un autre ; d'abord parce que je suis, je l'avoue, un assez mauvais sujet ; et puis il y a des raisons de famille ; on me les croit bien cachées, et je les sais.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! peu de chose ; simplement un en

gagement pris par mon père et le maréchal, quand celui-ci n'était que baron de Virieux, et n'espérait pas être jamais le confident du roi.

— Et en quoi cet engagement vous concerne-t-il ?

— J'y suis tout à fait étranger; mais on veut que je serve à le faire rompre. Mon père et le maréchal étaient très-liés. Le maréchal eut besoin d'argent; il en demanda à son ami, qui lui en offrit sur-le-champ. La somme était considérable.

— Écoutez, mon cher baron, dit mon père, vous êtes le meilleur ami que j'aie au monde. Je ne veux pas que vous me rendiez jamais cet argent. Voici donc ce qu'il faut faire pour accorder votre délicatesse et mon affection. Vous venez de vous marier, la première fille que Dieu vous enverra deviendra la femme de mon fils, et cette somme lui servira de dot.

Tous les deux s'y engagèrent d'honneur, sinon par écrit, et le secret de cette alliance ne fut confié à personne. Mon frère même n'en fut instruit qu'à sa majorité. Je vins au monde depuis lors. La fortune se trouva donc diminuée d'un tiers pour le marquis. Mon père mourut. Mon frère, libre et maître de ses biens, en mangea une grande partie, comme vous le savez, et de son côté le maréchal, de peu qu'il était, devint un grand seigneur. Il comprit alors l'imprudence de la promesse par laquelle il était lié ; il comprit que sa fille pouvait prétendre à autre chose, et ne songea plus qu'au moyen de forcer mon frère à y renoncer de lui-même.

Celui qu'il a trouvé est fort ingénieux, et c'est moi qui suis destiné à en être l'instrument. Il veut me laisser beau jeu à faire des sottises, me punir si injustement et si durement que j'en arrive à la révolte ; il espère qu'alors mon frère regardera comme

un mauvais procédé de me traiter avec cette rigueur, et qu'il prendra mon parti. Alors, sous prétexte d'impartialité, de devoir, il refusera de rien changer à ses dispositions, le marquis se brouillera tout à fait, et Mlle de Virieux se trouvera libre d'épouser le duc de Cluny qu'on lui élève à la brochette. Malheureusement mon frère a deviné tout cela. Il est résolu à accepter les sottises diplomatiques de notre gouverneur et à m'abandonner à sa colère. Il m'en a prévenu, en me faisant promettre de me taire vis-à-vis de tous. Aussi je n'ai rien dit, et il faut cette circonstance désespérée pour que je vous confie, même à vous, ma cousine, ce mystère impénétrable.

— Ah! ah! le marquis doit épouser Mlle de Virieux! s'écria la duchesse avec une joie d'enfant. Ah! il doit l'épouser et on la lui refuse! Soyez tranquille, vicomte, ce mariage se fera, vous souperez chez moi ce

soir et vous irez demain au bal de l'Opéra, puisqu'il est l'objet de votre ambition.

Elle venait d'entrevoir un moyen de se débarrasser du marquis, en ayant l'air de lui rendre service. Il n'y a pas de meilleure position.

— Le maréchal connaît-il votre écriture, chevalier?

— Non, madame la duchesse.

— C'est bien; mettez-vous à mon bureau, écrivez :

« Monsieur le maréchal, tout le monde
« connaît votre galanterie et votre obli-
« geance, je suis donc sûre d'être entendue
« en m'adressant à l'une et à l'autre. Au nom
« de tout ce que vous avez de plus sacré, ne
« sortez pas de chez vous ce soir, ou si ce
« billet ne vous y trouve pas, quelque part
« que vous le receviez, rentrez à votre hô-
« tel. Une malheureuse femme implore vo-

« tre pitié et ira vous demander le plus
« signalé service. La reconnaissance pré-
« cède le bienfait et vous savez, monsieur le
« maréchal, que le cœur plein de ce sen-
« timent n'a rien à refuser. »

Voilà un billet parfaitement stupide, c'est ce qu'il nous faut. Je vous réponds que votre gouverneur ne sera plus ici dans dix minutes.

Et donnant ses ordres à sa femme de chambre, la duchesse lui enjoignit de les exécuter de suite.

— Attendez un peu ici, me voilà prête, je rentre. On viendra vous chercher dès qu'il en sera temps. Tout ceci va être fort gai. Nous nous amuserons beaucoup, et les choses tourneront au mieux pour tous.

Les deux jeunes gens restés seuls ne se parlèrent point; ils regardaient autour

d'eux avec des sentiments bien différents : le chevalier, dont l'amour avait toute la violence de la passion, et dont le caractère et la candeur singulière présentaient une sorte de pudeur inconnue à son siècle et surtout à sa position, le chevalier examinait, avec un saint respect, jusqu'au moindre des objets déposés dans ce sanctuaire.

Le vicomte, au contraire, étourdi, frivole, incapable d'une affection profonde, se laissa aller aux chimères les plus vagabondes et rendit à ces lieux leur véritable destination.

— Que de choses il faut pour la toilette d'une femme! c'est ici l'arsenal où elles forgent les traits qui nous menacent. Il y règne je ne sais quel parfum si enivrant que la tête me tourne malgré moi. Ma cousine est cent fois plus jolie dans ce cabinet! n'est-ce pas, Florac?

— C'est un ange, mon cher, je suis tou-

jours tenté de me mettre à ses genoux et de l'adorer.

— Elle tient bien aussi un peu du diable, car elle est d'une coquetterie bannie du paradis, j'en suis certain. Enfin, ce soir, nous voilà quatre champions bien déclarés, sans compter les autres qui se taisent, sans compter ceux que nous ignorons. On ferait une armée de ses amoureux, et parmi les figures bouffonnes de ce tableau on pourrait nous mettre, le maréchal, mon frère, toi et moi, sous les traits des quatre fils Aymon, nous chevauchons tous la même haridelle.

Pendant ce temps la duchesse était rentrée au salon. M. de Virieux s'approcha d'elle, une lettre à la main, et prenant un air digne et mystérieux, il lui dit :

— Vraiment, madame, je suis bien malheureux, un ordre du roi me rappelle ; il m'est impossible d'avoir l'honneur de souper chez vous.

— Un ordre du roi! monsieur le maréchal? un ordre du roi à onze heures du soir! Je ne saurais vous retenir, car cela doit être bien pressé, et je me reprocherais de vous faire désobéir. Je suis trop dévouée à Sa Majesté pour accepter cette responsabilité-là.

Son visage prit une telle expression de malice que M. Virieux ne put pas ne point voir qu'elle se moquait de lui; il en fut déconcerté.

— Je resterai pourtant, si vous l'ordonnez, madame la duchesse.

— Et le roi! et le roi! allons donc! pour qui me prenez-vous? Mais je veux vous voir, vous parler un peu de choses intéressantes, très-intéressantes, venez demain à... quatre heures, nous causerons.

Elle mit dans ce peu de paroles un embarras joué qui fit monter le vieux seigneur dans les nues.

— Dieu me garde d'y manquer ! madame la duchesse.

— Je serai... seule, ajouta-t-elle en baissant les yeux, et j'ai bien des choses à vous dire.

— Oh ! je suis trop heureux !

Il prit sa main, qu'elle ne retira pas, et sur laquelle il déposa un baiser, en faisant un salut qui ressemblait beaucoup à une génuflexion.

Le sourire jouant sur les lèvres de Mme de Presles ne fut point aperçu de l'amoureux guerrier. Au moment où il sortait, elle se retourna, et trouva le marquis derrière elle, immobile et pâle comme un spectre.

— Il m'a entendue, pensa-t-elle ; c'est bon !

— Vous êtes, madame, d'une bonne grâce sans pareille pour le maréchal de Virieux.

— C'est trop juste, reprit-elle ; un homme de cet âge ne tire pas à conséquence.

— A cet âge on peut être amoureux, et il est bien cruel de jouer ainsi avec le cœur d'un homme si honorable.

— Jouer! Dieu m'en garde!

— Alors, qu'est-ce donc?

— Je ne me crois pas obligée de vous répondre, monsieur.

Le marquis pâlit encore, si c'est possible. Il s'apprêtait à répliquer lorsqu'on annonça le vicomte de Brignolles et le chevalier de Florac. La duchesse les reçut d'une manière charmante, et le contraste n'en fut que plus frappant pour le frère aîné.

— Mon cousin, lui dit-elle en feignant de remarquer pour la première fois son embarras, vous prenez un air de tuteur vis-à-vis de ce pauvre enfant, et vous lui en voulez du désir qu'il a de me voir! C'est mal à vous, et, si vous tenez à mon indulgence, il faut pardonner aussi. C'est une petite faute que celle-là; elle restera cachée.

D'ailleurs, je me charge de tout auprès du marquis de Virieux, auprès du roi, si cela est nécessaire ; n'ayez donc aucune inquiétude et soyez gai ; le souper nous attend.

M. de Brignolles fut obligé de sourire, et ce sourire ressemblait si bien à une grimace que le vicomte faillit éclater. Il offrit sa main à la duchesse, et l'on passa dans la salle à manger.

Quatorze personnes entouraient une table servie avec l'élégance et le luxe déployés à cette époque dans les maisons des grands seigneurs. Une argenterie magnifique, des porcelaines de Sèvres, des cristaux de Bohême, du linge éblouissant, une chère de prince, des vins exquis, et par-dessus tout une conversation délicieuse, faisaient de la duchesse de Presles une des femmes de la cour les plus recherchées. Elle n'engageait jamais à souper que des gens d'esprit et de bon goût, aussi cette faveur était-elle bri-

guée par tout le monde. On ne pouvait obtenir un brevet d'élégance sans se trouver sur sa liste, au moins une fois par mois, et ceux qui ne pouvaient l'obtenir, s'en mouraient de dépit.

— Madame la duchesse, dit un jeune officier aux gardes, connaissez-vous la grande aventure de Mme de Preilly ?

— Pas le moins du monde, je ne sais jamais rien de cette femme-là. On en parle trop, et il est aussi banal d'entrer dans sa vie que dans son salon.

— Eh bien ! madame, cette fois-ci c'est une chose inouïe, et dont le vicomte de Brignolles pourra vous confirmer la vérité. La comtesse de Preilly est au couvent.

— Bah ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Elle est au couvent pour une étourderie, tandis qu'elle a mérité vingt fois la Bastille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon Dieu ! elle a tourné la tête de trois pages. Elle a voulu se moquer d'eux. Ils l'ont su, ils ont pris la chose au grave ; mais en véritables enfants, au lieu de s'en prendre à elle, ils s'en sont pris à eux-mêmes, et ont imaginé de se battre. On les a chassés, mais le comte de Preilly, par compensation, fait enfermer madame sa femme et ne veut plus entendre parler d'elle. Ce qu'il y a de pis, c'est que le ridicule s'en mêle, et qu'on la condamne désormais aux éducations.

— Rien n'est plus certain. On a renvoyé ces trois malheureux. Le plus jeune, Marchien, est l'ami intime du chevalier que voilà, ils faisaient de beaux sentiments ensemble.

La duchesse ne fit aucune observation, mais elle devint rêveuse et cessa de s'occuper de ce qui se passait autour d'elle.

— Vous savez la grande discussion sur

Zaïre, marquis? dit l'ambassadeur d'Espagne, qui se piquait d'être fort lettré.

— Non ; c'est une vieille discussion, dans tous les cas.

— Au contraire, elle est toute nouvelle. Mme Fanny de Beauharnais et Mme de Saint-Priest se sont l'autre jour avisées de songer à cette pauvre Zaïre. Elles ont discuté les ressorts de la pièce et elles en sont arrivées à une polémique dans laquelle elles trouvent beaucoup de partisans. Voici la question : Que vaut-il mieux, savoir son amant mort, ou savoir qu'il en aime une autre?

— Quant à moi, je n'hésite pas, interrompit la duchesse, je le tuerais plutôt moi-même que de souffrir une infidélité.

— Hélas! madame, s'écria la marquise de Boiderousse, on voit bien que vous n'avez jamais aimé personne!

— L'aveu est naïf, j'en prends note, murmura le vicomte.

— Qu'en pensez-vous, chevalier?

Le jeune homme rougit beaucoup.

— Je pense absolument comme Mme la duchesse, et si j'aimais une femme, si elle me trompait, elle ne vivrait pas une heure.

— C'est tout bonnement un Orosmane.

— Peut-être aussi votre maîtresse vous dispenserait-elle de cette intention?

— Oh! c'est qu'elle ne m'aimerait pas alors!

Tout le monde éclata de rire, excepté Mme de Presles. Elle jeta à la dérobée un regard sur le chevalier, leurs yeux se rencontrèrent, ils se comprirent, et de ce moment la duchesse devint tout à fait mélancolique.

Dans cet heureux siècle, il était si rare de rien prendre au sérieux! Le bonheur, c'était le plaisir! L'éternité durait huit jours; le dévouement allait jusqu'au sacrifice d'un ruban favori; les souvenirs s'oubliaient en

deux heures ; toutes les chaînes étaient de fleurs ; toutes les larmes étaient de joie. On ignorait les regrets, on ignorait les illusions; l'imagination, dont nous avons fait notre guide, se soumettait de bonne grâce au caprice. Hélas, nous avons fait envoler cette troupe d'amours poudrés et gracieux ; nous avons appelé, au lieu de cela, des passions effrénées et sans issue. Qu'est-il arrivé de là? Que le secret de la vie est perdu. Les nouvelles illusions, après lesquelles nous courons sans cesse, nous créent de nouveaux besoins. Nous rêvons toujours au delà du vrai, et nous usons ainsi notre intelligence à des chimères. Ne vaut-il pas mieux, comme nos pères, prendre les choses toutes faites?

En sortant de table, le vicomte s'approcha de Mme de Presles :

— Eh bien! lui dit-elle à voix basse, j'ai tenu ma promesse ce soir ; vous voilà. Quant

à demain, il faut d'autres dispositions. Venez à six heures, et tout sera décidé.

Le vicomte, qui pour la première fois de sa vie recevait un rendez-vous, faillit tomber à la renverse. Il fit néanmoins bonne contenance. Son frère le regardait, bouillant de colère, et n'attendant qu'un prétexte pour éclater. La duchesse comprit qu'il l'avait encore écoutée.

— Marquis, lui demanda-t-elle de la façon la plus naturelle, voulez-vous venir me voir demain à cinq heures ?

— Ne serez-vous pas bien occupée demain, madame?

— Il y a temps pour tout, mon cousin, et je ne crains pas les occupations ; cela fait oublier.

— Mon frère, ajouta le vicomte d'un air moqueur, vous êtes bien difficile à contenter si vous ne trouvez pas cette raison-là bonne.

Le marquis se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ce n'est pas toutes roses, le métier de tyran, pensa la duchesse.

Le chevalier avait réussi petit à petit à se rapprocher d'elle ; elle lui fit un petit signe de tête ; quelque imperceptible qu'il fût, il n'échappa pas à la jalousie.

— Voulez-vous, dit tout bas la jeune femme, voulez-vous venir demain chez moi à trois heures, j'ai besoin de vous.

Ce rendez-vous fut donné presque dans les mêmes termes que les autres ; les mots annonçaient la même indifférence pour tous, mais le regard qui les accompagna ne peut se rendre. Il mettait entre ces phrases si semblables toute la distance d'une crainte à une espérance.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le marquis, en voilà quatre !

Chapitre Troisième.

13.

III

Biribiche.

Le monde est bien souvent injuste pour les femmes, cela est vrai, mais bien souvent aussi les femmes honnêtes, fortes de leur innocence, prêtent, par la légèreté de leur conduite, aux interprétations défavorables. Ainsi Mme de Presles laissa, dans l'esprit du marquis, dont la jalousie augmentait la sévérité, une certitude positive

que l'événement seul pouvait détruire, si toutefois elle restait complétement innocente. M. de Brignolles, rentré chez lui, réfléchit longuement sur la position embarrassante où il se trouvait. Il ne pouvait se dissimuler que ses droits étaient illusoires, que la duchesse ne lui avait jamais laissé l'espoir de lui plaire. La tyrannie d'habitude à laquelle elle s'était soumise par indolence, et qui la compromettait autant que la liaison la plus étroite, faisait la seule force du marquis en même temps que sa tranquillité. Il avait remarqué ce jour-là des dispositions à secouer le joug, et il craignait de le rendre trop pesant en le faisant sentir de nouveau. Il se résolut donc à laisser aller les choses et à voir venir les événements.

Le lendemain, à trois heures, on annonça le chevalier de Florac chez Mme la duchesse de Presles. Il entra les yeux baissés

et le cœur palpitant ; la belle dame le reçut presque de la même manière, et ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle reprit assez de sang-froid pour lui expliquer le plan qu'elle avait formé.

A quatre heures précises, le maréchal de Virieux, en habit écarlate, en coiffure à l'oiseau royal, beau, paré, couvert de rubans et de plaques, absolument comme pour une réception du roi, se présenta à la porte du boudoir.

— Mme la duchesse est souffrante, dit une des femmes ; elle est dans sa chambre à coucher, sur son lit ; elle recevra M. le maréchal, mais elle le prie de parler très-bas ; son mal de tête est insupportable.

Le maréchal, plus fier encore de la faveur qui lui était accordée, suivit la femme de chambre en marchant sur les pointes, et entra religieusement dans le sanctuaire où reposait la délicieuse beauté. Tous les

rideaux, les volets, étaient exactement fermés; on n'y voyait, à la lettre, pas si loin que son nez. Le gouverneur, encore ébloui de la clarté du jour, se heurta contre un fauteuil.

— Mille pardons, monsieur le maréchal, dit la duchesse d'une voix mourante; il vient de me prendre une telle migraine que je ne puis supporter la lumière.

— Mon Dieu! madame, cela est affreux!

— Oh! parlez bas! parlez bas! je souffre horriblement.

— Approchez-vous de mon lit et asseyez-vous sur ma bergère; prenez garde de vous faire mal.

Un mouvement assez violent agita les rideaux de soie.

— Qu'est-ce cela? madame. Vous trouvez-vous mal?

— Non, non, c'est Biribiche, ma guenon, qui s'est installée dans ma ruelle et

qui change de place. Mais venons-en au motif de cette entrevue. Monsieur le maréchal, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce! Oh ! madame, ordonnez, je suis à vos genoux. Quoi que vous désiriez, cela est fait d'avance.

— Eh bien ! alors je n'ai plus peur. Il s'agit... de mon cousin, le vicomte de Brignolles.

Le maréchal, embarrassé, eut recours à une petite toux.

— Oui, de mon cousin le vicomte de Brignolles, et encore d'un autre page, du chevalier de Florac.

— Le chevalier est un excellent sujet, dont tout le monde se loue. Mais le vicomte! j'ai la tête cassée de ses folies, de ses sottises; il ne quitte pas les arrêts, et, malgré mon ancienne amitié pour sa famille, je suis forcé de le punir.

— Je sais tout cela, monsieur le maré-

chal ; pourtant, il faut que vous le laissiez aller, ce soir, au bal de l'Opéra.

— Que me demandez-vous là ?

— Une chose très-facile, il me semble.

— Au contraire. C'est plus difficile qu'une compagnie de dragons à obtenir.

— Monsieur le maréchal, je vous prends au mot : je veux l'un et l'autre.

— Oh ! madame la duchesse, vous m'accablez !

— Allons donc ! vous !

— Cependant, que dira-t-on de moi ?

— On dira que... vous êtes heureux.

— Heureux ! et comment ? hélas !

— Parce que, si vous le voulez, ce soir, au bal de l'Opéra, une chauve-souris vous attendra, au coin du roi, à minuit; parce que cette chauve-souris... n'a pas l'habitude de donner des rendez-vous semblables, et que, si vous voulez... apporter le brevet de capitaine vous-même à ce masque mysté-

rieux, vous serez récompensé, par un événement... heureux, de cette complaisance.

— Oh ! madame ! oh ! madame !

Et il baisa vivement la main de la duchesse, qui pendait hors du lit.

— Taisez-vous, Biribiche, s'écria Mme de Presles en agitant ses rideaux de lampas couleur de rose ; vous êtes insupportable, on ne peut s'entendre avec vous.

Un petit grognement sourd, ressemblant presque à un éclat de rire comprimé, partit de la ruelle.

— Pardon, monsieur le maréchal, cette bête est fort mal apprise.

— Je ne sais vraiment où j'en suis, madame ; ce que vous avez daigné me promettre me transporte.

— Mais, monsieur, ce n'est pas encore bien sûr ; il faut, pour cela, que vous m'accordiez mes deux demandes.

— Quoi ! toutes deux? Quoi ! il faut don-

ner la liberté à cet étourdi de vicomte? Le chevalier ne vous suffit pas?

— Non, sans doute ; car sans le vicomte, je ne puis aller au bal.

— Oh ! mon Dieu !

— Vous comprenez à merveille que, pour être libre, je dois, avant tout, éviter le marquis de Brignolles, mon ombre ! Or, monsieur le duc ne me permettra pas de choisir un autre chevalier qu'un de mes cousins. Le vicomte est si jeune qu'il ne tire pas à conséquence, je le sais ; pourtant je ne veux pas... aller tout à fait seule avec lui... ; en me faisant accompagner de M. de Florac... ce sera plus convenable. Deux pages ! cela vaut presque un mousquetaire !

Il y avait dans la manière de Mme de Presles une coquetterie si adorable, un mélange si fin d'embarras, de grâce et de gaieté, qu'un homme moins amoureux et moins crédule y eût été pris.

— Ils viendront, madame; vous les aurez tous les deux, et d'autres encore, si vous le désirez. Congé général, à votre intention.

— Merci, merci, je ne suis pas si exigeante. Et le brevet?

— Vous l'aurez.

— Merci encore. Ah! j'oubliais! le plus grand silence vis-à-vis du marquis. Ma migraine est un peu à son intention. Il va venir, et je dois être assez malade pour me trouver dans l'impossibilité de sortir ce soir. A propos, vous savez que le roi est amoureux de moi.

Un petit cri partit derrière les oreillers.

— Encore, Biribiche! elle est incorrigible.

— Le roi amoureux de vous! que m'apprenez-vous là?

— C'est-à-dire, il ne l'est pas. Seulement je me suis amusée à le persuader au marquis, et je vous prie de le lui laisser croire.

— Bien volontiers. Comme cela, il n'y a pas de danger.

— Ni autrement non plus. Si j'aimais quelqu'un, ce ne serait pas mon maître; cela ressemble trop à de l'ambition.

Biribiche secoua fortement le baldaquin du lit.

— Vous avez là, madame, une guenon bien agitée. Je l'ai vue l'autre jour dans votre jardin, elle a failli m'arracher mes ordres. Ne craignez-vous pas qu'elle ne gâte votre rideau? Je vais appeler.

— Non, non, laissez la, la pauvre petite, elle est si bonne!

— Oh! vous êtes adorable, vous!

— Monsieur le maréchal!

Le vieux galant tenait une main douce et potelée, il la baisait avec feu; Mme de Presles ne chercha pas d'abord à la retirer, mais réfléchissant apparemment que cela pouvait devenir dangereux, elle fit un mouvement

brusque et emporta avec le chaton d'une bague les manchettes de son adorateur.

— Oh ! pardon, monsieur, dit-elle quand elle s'en aperçut.

Et malgré elle, elle se mit à rire. Un rire jeune et franc comme le sien lui répondit.

— Cette guenon a une manière toute particulière d'imiter la voix humaine, madame, elle est fort savante.

Ce fut alors un duo joyeux, auquel le maréchal se mêla pour avoir une contenance. La duchesse se tordait dans son lit, et sa gaieté ne paraissait pas prête à finir lorsqu'on annonça le marquis de Brignolles.

— Mon Dieu ! madame, s'écria-t-il d'un ton de mauvaise humeur, quelle obscurité ! Vous devriez mettre au moins une lampe, c'est à se briser la tête.

— Vraiment, mon cousin, cela vous plaît à dire, répondit la duchesse, dont le changement de ton aurait fait honneur à la

meilleure comédienne ; je souffre tant que la moindre clarté me blesse la vue.

— Cela est venu bien vite, madame.

— Le mal vient ainsi, ne le savez-vous pas, mon cousin ? A propos, prenez garde de marcher sur M. le maréchal ou sur Biribiche ; ils sont tous les deux près de mon lit.

— Ah ! monsieur le maréchal, je suis votre serviteur.

— Bonjour, marquis.

— Quant à Biribiche, madame, dans ces ténèbres, je ne réponds pas d'elle. Il n'y aurait pas d'ailleurs grand mal à ce qu'elle se tuât.

— Se tuer ! ma chère Biribiche !

— Elle est méchante, elle est hargneuse, et vous ne l'aimez pas beaucoup, ce me semble ?

— Ne pas aimer Biribiche !

— Alors faites-la emporter ; elle sera écrasée, il fait noir ici comme dans un four.

— C'est que vous n'y êtes pas accoutumé. Tout à l'heure vous distinguerez à merveille ; n'est-ce pas, monsieur le maréchal ?

— Oh ! oui, j'y vois bien. Le marquis est en chenille.

— Cela lui arrive quelquefois... le matin ; mais le soir il prend des ailes. Oh ! oh !... que je souffre !

— Vous n'irez pas à Paris alors, ma cousine ?

— Non, vraiment, je ne puis me lever. Vous croyez que parce que je vous fais des compliments, je suis dans le cas de courir les champs ce soir.

— Vous serez privée du bal de l'Opéra.

— Hélas ! oui, j'en suis assez fâchée. Et vous, irez-vous ?

— Je crois que oui.

— Vous êtes bien heureux !

— Cela m'ennuie, mais il faut aller partout, il ne faut pas surtout se singulariser.

— J'entends. On se doit à soi-même de laisser croire à ses bonnes fortunes.

Le maréchal se leva.

— Je me retire, madame la duchesse, désolé de vous savoir malade. Vous me permettrez de vous offrir mon hommage et de venir demain savoir de vos nouvelles ?

— Oui ! oui, revenez demain, je vous prie. Adieu, monsieur le maréchal.

Dès qu'ils furent seuls, le marquis s'approcha du lit.

— Vous avez mal à la tête, madame, et vous causez comme une personne dans la meilleure santé. Vous recevez des visites...

— Des visites ? vous !...

— Moi... et le maréchal de Virieux.

— Ingrat !

— Comment ?

— Oui, c'était pour vous.

— Pour moi ?

— Certainement. Depuis hier je ne m'oc-

cupe que de vous. Laissez-moi faire, vous serez bientôt au comble de vos vœux.

Le marquis ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais une parole aussi aimable n'était sortie des lèvres de Mme de Presles.

— Je ne reviens pas de ce que j'entends. Vous, vous occuper de moi ! Vous qui, depuis hier, vous faites un jeu de mes soupçons !... Comment cela se peut-il ?

— Il y a tant de manières de faire le bonheur des gens !

— Ma cousine, vous me rendrez fou de joie.

— N'approchez pas, marquis, vous savez que Biribiche vous déteste, elle est fille à vous mordre, persuadée qu'on ne le verra point. D'ailleurs vous m'agitez étrangement, vous allez augmenter ma migraine.

— A Dieu ne plaise !

— Laissez-moi dormir un peu. Je me sens fatiguée.

— N'attendez-vous pas mon frère?

— Ah! vous m'avez entendue?

— Madame la duchesse, il est bien dangereux de jouer avec les enfants. Rappelez-vous l'histoire de Mme de Preilly!

— Mme de Preilly est une sotte.

— Le recevrez-vous?

— Un instant, j'ai à lui parler. Cela fait partie de la conspiration. Ne vous alarmez pas, mon cousin, allez au bal, je travaille pour vous, et, je vous le répète, d'ici à vingt-quatre heures vous n'aurez plus rien à désirer.

— Je vous obéis, je pars, confiant en vous, en vos promesses. Je vous laisse avec le vicomte, je ne suis plus jaloux, je suis trop heureux!

— Mon Dieu! pensa la duchesse, que les hommes sont niais! En voilà deux qui me quittent au comble de l'ivresse. Que leur ai-je promis? Des chimères! On se berce à tous les âges!

Les deux frères se rencontrèrent dans l'antichambre.

— Allez, vicomte, dit le marquis, la duchesse veut vous parler.

Le vicomte ne se le fit point répéter, et arriva en courant à l'appartement de Mme de Presles. On le pria d'attendre dans le boudoir. Elle arriva portant sur son bras Biribiche, qui cassait des noisettes, et en jeta les coquilles au visage du jeune homme.

— Eh ! bien, madame, quelle nouvelle ?

— Excellente. Nous irons au bal.

— Avec Florac ?

— Non, il se trouve de service ; il me l'a écrit.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Il n'est pas libre, vous dis-je.

— Pauvre garçon ! je le plains.

— Pourquoi ?

— Il vous aime... comme moi, plus que

moi, peut-être; d'une autre manière au moins, et il ne vous verra pas.

— De sorte que vous vous chargez de ses intérêts, c'est trop généreux.

— Qu'est-ce que cela me fait, qu'il vous aime? vous le rendrez aussi malheureux que nous tous, je ne saurais être jaloux?

— Pas même de votre frère!

— Moins que d'un autre, moins que du maréchal, peut-être.

— Oh! c'est beaucoup dire!

— Non, il vous ennuie.

— Nous allons partir, n'est-il pas vrai?

— A vos ordres.

— Je ferai atteler un carrosse de nuit, je mettrai mes laquais en grisons, puis avec mon costume de chauve-souris, personne ne me reconnaîtra.

— On croira que j'enlève quelqu'un.

— Ah! nous nous arrêterons à quelques pas d'ici, près de l'église Notre-Dame,

nous prendrons une compagne de voyage.

— Et qui ?

— Ceci, monsieur, ne vous regarde pas ; c'est une personne qui ne veut pas se faire connaître.

— Une... jolie femme ?

La duchesse le regarda en souriant ; elle hésita à lui répondre.

— Demandez à Biribiche, dit-elle enfin, moi je vais m'habiller.

Et elle sortit de l'appartement.

Le vicomte attendit impatiemment son retour. Malgré lui, le masque inconnu le préoccupait. Il voulait faire des questions à la duchesse et ne pouvait s'expliquer la fantaisie qui la poussait à prendre une compagne.

— Me craindrait-elle ?

Cette question présomptueuse le fit rougir. Pourtant, quel homme n'a pas été fat, ne fût-ce qu'une fois en sa vie ?

La duchesse revint méconnaissable. J'ai expliqué ailleurs en quoi consistait le déguisement qu'on désignait sous le nom de chauve-souris ; mais comme probablement beaucoup de lecteurs ignorent ces détails, je crois utile de les répéter.

On prenait deux jupons noirs très-amples. On en mettait un en robe, l'autre s'attachait autour du cou, puis, en le relevant, on faisait passer le visage masqué par une des poches. Une partie du bas s'arrangeait sur le front pour former des cornes, le reste retombait comme les longues ailes des oiseaux de nuit; il était impossible de reconnaître une femme arrangée de cette manière.

— La belle mystérieuse est-elle aussi une chauve-souris, ma cousine?

— Absolument semblable à moi.

— Et je ne puis la connaître, moi, son chevalier! Vous me faites jouer un singulier rôle.

— Vous souperez avec elle après le bal, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— C'est déjà quelque chose !

— Partons, il est près de sept heures ; il ne faut pas la faire attendre.

Ils montèrent en voiture, sortirent par les communs de l'hôtel ; personne ne s'en douta. Le cocher s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence.

— C'est là, dit le vicomte ; puis-je descendre et offrir ma main ?

— Oh ! rien ne vous en empêche.

Une personne de la même taille que la duchesse, avec le même vêtement, se présenta à la portière. Le vicomte lui fit un profond salut et lui offrit le poing. L'inconnue s'inclina sans parler ; toutefois, lorsque le jeune homme toucha son bras, il le sentit trembler.

— Oh ! mon Dieu ! pensa-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? D'où vient ce trouble ?

Serait-ce une femme qui m'aurait distingué?

Il en rougit de bonheur ; et, s'asseyant sur le devant du carrosse, il se sentit tout autre. Ils roulèrent bientôt au grand trot sur la route de Paris.

Chapitre Quatrième.

IV

L'Assassine.

Le bal de l'Opéra en 1772 ne ressemblait nullement à cette stupide réunion à laquelle on s'obstine à donner ce nom aujourd'hui. Il y avait foule aussi, mais pas cohue. Les propos spirituels , les galanteries de bon goût , des folies divertissantes tenaient lieu des repoussantes conversations et des manières

plus repoussantes encore par lesquelles les habitués de l'Opéra se distinguent en 1841. Les masques coquets, élégants, parfumés, se connaissaient tous sans se reconnaître. Je ne veux pas dire que la pureté de ces réunions fût sans souillure, je ne veux pas dire que quelques femmes de mauvaise compagnie ne se mêlassent pas aux autres; mais alors la mauvaise compagnie, si elle n'était pas irréprochable, était au moins spirituelle. De plus, ces demoiselles savaient en général se tenir à leur place; elles ne se permettaient pas d'être insolentes; à ces conditions, on fermait les yeux et on les laissait passer.

Aussitôt que la duchesse et sa compagne, suivies du vicomte, furent entrées dans le bal, Mme de Presles témoigna le désir de se diriger vers le coin du roi, et pria son cousin de les laisser seules, afin qu'elles fussent moins reconnues. Le vicomte se fit

un peu prier, néanmoins il céda et se jeta au milieu des masques.

Minuit sonna, le maréchal était déjà à son poste.

— Me voilà, lui dit une petite voix douce,

— Oh! madame, je n'osais y croire!

— Avez-vous le brevet?

— Il est dans ma poche, je vais vous le remettre.

— Ne nous asseyons-nous pas?

— Certainement, ma loge est à vous.

Ils traversèrent ensemble les corridors, sans se parler. Le vieux seigneur était si ému qu'il en perdait la tête; la duchesse regardait autour d'elle et semblait chercher quelqu'un.

— Voici ce brevet, madame, dit le maréchal dès qu'ils furent placés. Le nom est en blanc, je ne vous l'ai même pas demandé, tant vous me troublez l'esprit; aussi n'est-il pas encore signé par le roi.

— J'y mettrai le nom, et vous le porterez à Sa Majesté; je suis sûre qu'elle ne me démentira pas. Mais tenez cette porte ouverte, je vous en prie, je me meurs de chaleur.

Le maréchal obéit. Au moment où il tournait le bouton, le marquis de Brignolles se trouva en face de lui. Ils échangèrent un salut assez froid; mais le marquis passa et repassa plusieurs fois devant la loge, cherchant à reconnaître la femme qui l'occupait.

— Cet homme est odieux, dit la duchesse, je ne puis faire un pas sans le rencontrer.

— En vérité, s'il vous ennuie, permettez-moi de vous en débarrasser.

— On connaît votre valeur; mais ce n'est pas le cas de l'employer, d'autant plus que vous avez un moyen beaucoup plus simple.

— Lequel?

— Voulez-vous que j'use du privilége de ce lieu-ci, et que je vous intrigue?

— Ce sera charmant.

— Eh bien ! donc... Je ne pourrai jamais vous dire cela...

Le maréchal se troublait de plus en plus. Il ne savait quelle contenance tenir. Entre la crainte du ridicule et celle de perdre l'occasion , il ne lui restait rien qu'une conduite indécise, fort nuisible à ses intérêts. La duchesse, voyant qu'il ne l'encourageait pas , reprit :

— Je suis malheureuse , puisqu'il faut vous le dire, je suis tyrannisée. Sans avoir aucun des agréments d'une mauvaise conduite , j'en ai les désavantages. Je suis pure et on me calomnie, je suis libre et on m'opprime. Je me suis aperçue trop tard des conséquences de mon étourderie, de ma paresse ; il n'y a plus moyen d'y parer qu'en brisant cette chaîne sans anneaux. J'y suis résolue ; mais je ne puis le faire seule.

— Disposez de moi, madame, je suis tout à vous.

— Je ne puis ni ne veux me faire un ennemi du cousin germain de monsieur le duc, et si je le renvoyais comme un soupirant ordinaire, il ne me le pardonnerait pas.

— Que faire alors?

— Lui rendre service, le forcer à ne m'en vouloir qu'en dedans.

— Cela est bien difficile!

— Mon Dieu! non... si vous voulez.

— Moi!

— Allons, maréchal, ne jouons pas au fin, je sais tout. Ce secret de famille, cet engagement ignoré de tous, je le connais; vous comprenez que je sais aussi et d'avance jusqu'où je peux compter sur vous.

— Mais, madame,... en vérité...

— Mais, monsieur, que pouvez-vous dire? Il faut tenir la parole donnée.

— Le marquis est si mauvais sujet!

— Fi donc! il est charmant.

— Il a mangé sa fortune!

— Non pas, il l'a dépensée.

— Il n'aime pas ma fille.

— Il l'aimera bien vite. Elle est jolie!

— Il est amoureux de vous.

— C'est justement pour cela qu'il faut vous en défaire.

— Je préférerais une autre façon.

— C'est la seule.

— J'y réfléchirai.

— A votre aise. Ce sera loin de moi alors, car je ne vous reverrai que le contrat à la main.

— Madame, c'est de la cruauté.

— Non, c'est de la justice. Manque-t-on à ses promesses? Oublie-t-on d'anciens services? C'est une mauvaise action, je vous assure. Et puis vous prétendez m'aimer, et vous refusez d'écarter de moi le seul obsta-

cle à mon bonheur. Suis-je libre avec cet homme? Puis-je regarder où il me plaît? Puis-je parler à qui je veux? Puis-je même sentir ce que je désire? Non, mille fois non, et vous appelez cela de l'amour!

Le marquis entra dans la loge.

— M. le maréchal, dit-il, avez-vous permis à mon frère de venir ici?

— Certainement, monsieur, et je sais qu'il y est.

— Votre compagne muette ne l'a-t-elle pas vu?

— Non, monsieur le marquis, les pages ne sont pas de ma compagnie.

Le marquis la regarda, hésita un instant et s'en alla, sans rien répondre.

— Vous le voyez, reprit la duchesse, il a cru me reconnaître. Quelle inquisition!

— Heureusement le masque change tout à fait votre voix.

— C'est vrai. Reprenons notre conversa-

tion, je tiens par-dessus tout à vous convertir.

— Oh! madame la duchesse, vous me faites pécher au contraire!

Pendant ce temps, le marquis continuait ses recherches. Il remontait l'escalier quand il rencontra son frère, donnant le bras à une chauve-souris qui lui parut absolument semblable à la compagne du maréchal. Elle l'arrêta par le bouton de son habit.

— Eh bien, marquis, que demandez-vous?

— Ce n'est pas vous, beau masque; j'en suis fâché.

— Peut-être; peut-être aussi puis-je vous éviter la peine de chercher plus longtemps.

— Je ne le crois pas.

— Oh! que si! la duchesse est au bal, je sais où, je sais avec qui, je vous la montrerai quand il me plaira.

— Cela n'est pas possible.

— Cela est.

— Vicomte, connais-tu ce masque?

— Nullement. Il m'amuse seulement, et il paraît me connaître moi!

— Oh! cela est sûr. Vous êtes un jeune fou, qui n'avez dans la tête que du vice, dans le cœur que de la fumée, dans l'esprit que des étincelles. Vous visez à l'originalité, vous arrivez à la sottise. Parce que vous êtes page, vous voulez absolument passer pour un Amilcar. Est-ce que je vous connais?

— A merveille.

— Quant à vous, marquis, qui parlez si bien, c'est encore mieux. Ce jeune homme prend un masque dont vous avez les traits; il ne vous manque rien pour briller et séduire, rien que la séduction. Je ne sais pas un homme qui ne soit aussi complétement dépourvu que vous. Vous excédez la duchesse, et vous vous obstinez à ne pas le

voir. Vous laissez croire à tout le monde que vous êtes son amant et chacune de vos actions dit que vous ne l'êtes point. Vous êtes colère, jaloux, égoïste, vous rachetez ces défauts par un esprit charmant, qui paye argent comptant. Est-ce bien cela, monsieur? Pensez-vous que je vous connaisse?

Le gouverneur des pages parut au bout du corridor, comme elle disait ces mots, il menait en triomphe le masque qui ne l'avait pas quitté.

— Voilà madame de Presles, continua la chauve-souris, je suis de parole, messieurs, et un peu cousine du diable, comme vous voyez. Marquis, je vous dénonce monsieur votre frère. C'est lui qui a conduit ici la belle inhumaine, à votre insu. Adieu, nous nous reverrons.

Et elle se perdit dans la foule. Les deux frères se regardèrent stupéfaits.

— Ce n'est pas la duchesse, murmura le page ; alors qui cela est-il ?

— Cette femme-là est une sorcière, qui cela est-il ?

Le maréchal et sa déesse n'étaient plus qu'à quelques pas ; les deux jeunes gens coururent ensemble au-devant d'eux.

— Monsieur le maréchal, au nom de Dieu ! à qui donnez-vous le bras ?

— A moi, monsieur, répliqua une voix tout à fait étrangère, et que ne reconnut aucun des trois hommes.

— Ce n'est pas la duchesse ! s'écrièrent-ils à la fois.

— Ceci est mon secret. Mais, monsieur le maréchal, lorsqu'on va le matin chez une femme souffrante, on ne met pas de manchettes de dentelles, ou on s'expose à les voir déchirer. Vraiment, marquis, vous devez être heureux ce soir, il ne vous reste plus que quelques heures d'attente, et votre

sort sera fixé. Vicomte, ajouta-t-elle à l'oreille du page, votre frère épousera mademoiselle de Virieux.

La chose devenait de plus en plus impénétrable. Cette femme, qui ressemblait à madame de Presles, qui savait les détails de leurs rapports les plus intimes avec elle, ce n'était point madame de Presles! qui était-ce alors? Le marquis, dont la jalousie était plus clairvoyante, s'avisa d'une idée qui devait fixer ses irrésolutions. Pendant que le maréchal s'extasiait sur son changement de personne qu'il ne s'expliquait pas, il souleva légèrement le coin du masque auprès de l'œil, et tressaillit à l'aspect d'une petite mouche noire, artistement posée.

— L'assassine y est, marquis; pourtant ce n'est pas une raison; la mode en est répandue, et Mme de Presles n'en a plus seule le privilége. Vous voilà bien intrigué! J'ai pitié de vous. A deux heures trouvez-vous

au coin du roi, à l'endroit même où M. le maréchal a déjà obtenu un rendez-vous. Vous viendrez tous souper chez moi, et vous saurez le mystère avant de vous retirer, je vous le jure, foi de diable. Mais ne voilà-t-il pas la duchesse qui passe là-bas? Certainement. Vous ne pouvez méconnaître sa main; elle est facile à distinguer des autres, et justement elle n'a plus son gant.

En disant ces mots, la chauve-souris disparut comme par enchantement derrière le comte de Lauraguais et le vicomte de Létorières, qui marchaient ensemble. M. de Brignolles partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'as-tu, vicomte? demanda M. de Létorières.

— Je ris de nous, mon cher; nous sommes mystifiés de la plus jolie façon possible.

— J'en voudrais bien dire autant!

— Le beau Létorières mystifié ! ce serait cruel.

Ces paroles, dites par deux bergères, séparèrent les jeunes gens ; ils se dispersèrent à droite et à gauche. Néanmoins, au coup de deux heures, les trois prétendants se trouvèrent au lieu du rendez-vous.

— Vous êtes exacts, messieurs, dit le masque qui les attendait ; je vous remercie. Partons. La route est un peu longue, je vous en avertis ; mais nous causerons. Mon carrosse vous conduira tous. Voulez-vous me suivre ?

Aucun d'eux ne crut que c'était la duchesse ; cette voix n'était pas la sienne, ces manières ironiques ne lui appartenaient pas. Ils se donnèrent garde de se communiquer leurs pensées véritables.

— Irons-nous ? dit le maréchal.

— Certainement, répliqua le page.

— Je ne sais, répondit le marquis.

Pourtant tous les trois le suivaient !

Arrivée au péristyle, l'aboyeur appela les gens de M. le duc de Gèvres.

— C'est comme cela, messieurs, le carrosse du duc de Gèvres. Comprenez-vous ceci ?

— Si c'est cela, pensa le page, elle ne veut pas déroger. Duc pour duc !

Ils montèrent en voiture, on ferma les glaces, on baissa les rideaux à la demande de l'inconnue, et l'on roula silencieusement pendant plus d'une demi-heure.

— Je ne sais où nous sommes, dit enfin le maréchal ; est-ce que vous nous menez hors de Paris ?

— Non pas, je vous mène chez moi, où le souper nous attend.

On s'arrêta devant une petite porte de jardin ; à un signal de la femme, elle s'ouvrit.

— Entrez, messieurs, entrez sans crainte, ce ne sont point les jardins d'Armide.

Un laquais portant une lanterne sourde les guida par les charmilles ; la nuit était si noire qu'il leur fut impossible de rien distinguer autour d'eux. Ils montèrent les marches du perron de l'hôtel ; une salle à manger, étincelante de dorures et de cristaux, s'ouvrit à leur aspect ; une femme en habit de bacchante, alla au-devant d'eux : c'était la duchesse ! L'étonnement dans lequel les jeta ce coup de théâtre lui fit faire des éclats de rire immodérés.

— Eh bien ! messieurs, qu'en dites-vous ? Ai-je bien joué mon rôle ?

— Ah ! madame, répondit le marquis qui se remit plus promptement, cela est bien mal !

— Mais je n'y comprends rien, reprit le maréchal, vous étiez donc double ?

— Je vous expliquerai cela en soupant. Prévenez M. le duc, dit-elle à son maître d'hôtel, nous n'attendons plus que lui.

— Et l'autre dame?

— Elle viendra plus tard.

Le duc entra et salua les convives; il leur demanda en souriant si le rôle de mari ne valait pas celui d'amoureux?

— Je savais tout, moi, on ne m'a point fait enrager; j'ai promis de bonne grâce d'être du souper, je veux être du dénoûment.

— Mais la dame? demanda encore le vicomte.

— Monsieur le marquis de Brignolles, je suis une femme exacte. Je vous ai annoncé, dans les vingt-quatre heures, votre changement de sort, je vous ai promis un avenir heureux; remerciez M. le maréchal, il vous donne mademoiselle sa fille : la noce se fera dans quinze jours.

— Oh! oh! pensa le vicomte, elle en est venue à bout.

Le marquis resta atterré sous ce coup inattendu. Il sentait que les regards se

fixaient sur lui ; il ne se pardonnait pas sa gaucherie involontaire.

— Au nom de Dieu, madame, expliquez-nous le bal de ce soir. Comment vous êtes-vous multipliée ?

— Rien de plus facile, monsieur ; j'avais une de mes amies, absolument vêtue comme moi, de ma taille, une amie qui, ce matin, avait assisté aux différentes conversations que nous avons eues ensemble. Cette amie m'a remplacée auprès de vous, monsieur le maréchal ; quand vous êtes sorti de la loge, vous ne vous en êtes pas aperçu, tant nous étions semblables ; cet échange a eu lieu plusieurs fois avec le même succès. Cette amie vous a intrigués, messieurs ; cette amie vous a conduits ici pendant que je m'habillais.

— Pourquoi alors ne soupe-t-elle point ?

— Elle se meurt de faim ; pourtant elle n'entrera pas sans une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous allez me donner votre parole de gentilshommes que, quelque chose qui arrive, quelque rancune que vous ayez, vous ne parlerez à personne de tout ceci, et vous ne chercherez point à vous venger.

— Nous le jurons !

La porte s'ouvrit, et on vit paraître le chevalier de Florac.

— Avouez que c'est là une jolie femme ! elle en remplit les fonctions comme si elle n'avait jamais fait autre chose. Ce matin sur mon lit, ce soir à l'Opéra.

— Et où étiez-vous ce matin, madame, pendant que ce beau monsieur jouait votre rôle ?

— Derrière les rideaux, où je parlais pour lui, monsieur le maréchal.

— Et Biribiche.

— Elle dormait à côté.

— Mes chers cousins, dit le vieux duc, l'invention est de moi; j'étais avec Mme la duchesse dans la ruelle pendant que le chevalier en cornette et en dentelle trônait sur les oreillers. Avouez que je suis un bon acteur, je n'ai pas ri une fois de vos balivernes : je me suis donné la comédie à vos dépens.

— Merci, répondirent-ils.

— Quant à M. le maréchal, c'est moi seul qui me suis permis...

— Et le brevet, madame.

— Le brevet? reprit la duchesse avec émotion; monsieur de Florac, vous voilà capitaine, vous partez demain pour Metz.

Un soupir fut toute la réponse du jeune homme. Mme de Presles retint une larme prête à couler de ses yeux.

— Non, pensa-t-elle, je serai forte. Il faut le fuir ou perdre ma vie; je resterai pure, quoi qu'il m'en coûte.

— Ma cousine, continua le vicomte, mon frère a une jolie femme et une belle fortune, M. le maréchal marie Mlle sa fille, le chevalier est capitaine, et moi qu'ai-je gagné à tout ceci ?

— Une leçon, mon cousin, et je souhaite qu'elle vous profite !

FIN.